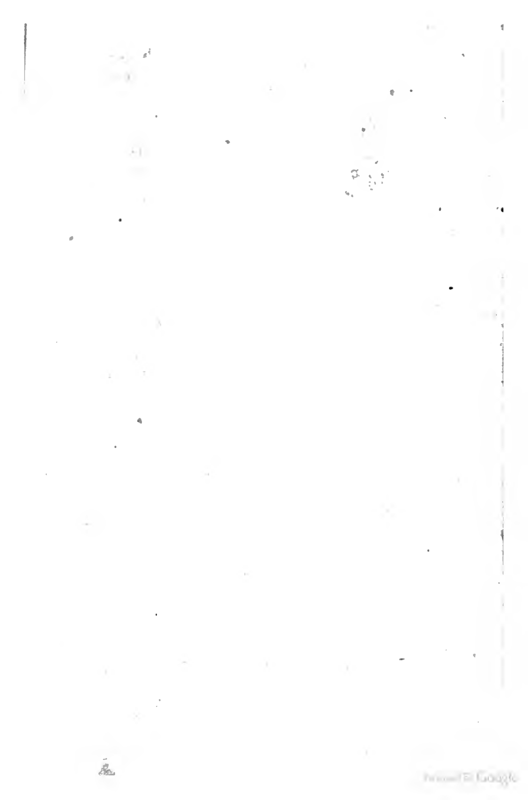

NAZ.


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
GG
36
NAPOLI



VOYAGE

EN ESPAGNE.

VOYAGE
EN ESPAGNE.

Par M. le Marquis DE LANGLE.

TOME II.



A NEUCHATEL,
De l'Impr. de FAUCHE fils ainé & Comp.

1785.





MON VOYAGE EN ESPAGNE.

HISTORIENS.

LES Eſpagnols qui ont négligé tous les genres de la littérature, ont cultivé néanmoins l'hiſtoire avec ſuccès.

A quelques capucinades près, *Mariana* approche de Tacite.

L'hiſtoire de la Catalogne eſt parfaitement écrite. Ses guerres, ſes malheurs, ſes troubles ſont

peints avec force, avec énergie.

Les chroniques de *Saavedra* font eſtimées. Le marquis de San Philipe a compoſé des mémoires précieux ſur la guerre de la ſucceſſion.

On fait grand cas d'une hiſtoire des Indes, par *Don Gonzale Hernandès de Oviedo y Valdes.*

Il y a d'excellentes choſes dans l'hiſtoire des Mexicains, par le moine Torquemada.

Il y a à Madrid une académie d'hiſtoire. Cette compagnie s'occupe de recherches ſur les annales de l'Eſpagne.

M. de Campomanès, chef de cette ſociété, a raſſemblé pour

cet objet une foule de matériaux ; il travaille a les rédiger ; tant mieux pour le public ſi la mort lui laiſſe le tems d'achever ſon ouvrage. Malheureuſement M. de Campomanès eſt vieux, valétudinaire, aſthmatique, & l'on craint qu'il ne meure bientôt.

Il en devroit être, ce me ſemble, de la ſanté & d'une longue vie comme des grades militaires & les graces de la cour. Dieu devroit accorder longue vie & bonne ſanté aux hommes utiles, aux hommes éclairés.



MULES.

Les mules d'Andaloufie font fort eftimées. Outre qu'elles font plus vigoureufes que les mules du Rouergue, du Poitou & autres provinces de France d'où les Efpagnols tirent des mules, elles font plus fobres, marchent plus vîte, ont le pied plus fûr.

On peut voyager hardiment fur une mule Andaloufe dans les chemins les plus raboteux. En traverfant les Pyrénées, j'avois une de ces mules. A tout moment je croyois tomber : *ne craignez rien*, me difoit mon guide, *vous ne tomberez pas;* je ne fuis pas tombé.

C'eſt la monture ordinaire des Eſpagnols, qui ne s'embarraſſent guere ſi cet animal a la tête groſſe, mal faite, des oreilles d'âne & le poil ſale; il a le pas ſûr, il mange peu, cela leur ſuffit.



OBSERVATIONS PARTICULIERES.

PRESQUE toutes les femmes efpagnoles ont le fon de voix d'une douceur admirable : c'eft un charme de les écouter parler ; je préfere leur fon de voix à la plus belle fonate : Gluck n'auroit rien à y changer, c'eft de la mufique toute faite.

Je crois que le roi d'Efpagne ne prend jamais mefure d'habit. Ses habits font toujours ou trop courts, ou trop longs, ou trop larges ; on ne fait ce que c'eft. Si un particulier s'habilloit d'une maniere auffi

bizarre, on ſe moqueroit de lui.

Ici on enterre trop tôt les morts, on ne leur donne pas le tems de mourir. Pourquoi ne pas attendre deux jours, trois jours? Si un mort eſt mort aujourd'hui, il le ſera encore demain, alors il ſera tems de l'emporter. Dans la principauté de Neuchatel on enterre ſeulement au bout de ſoixante-douze heures, & l'on aſſure qu'on a vu beaucoup de gens s'aſſeoir ſur leur ſéant & demander à boire, deux jours après qu'on les a cru morts.

On dit que l'Eſpagnol eſt gai; moi, je le crois triſte. Tous les ſoirs je me promene au Prado; nous ſommes à peu près quatre

mille ames, & je n'entends jamais le moindre éclat de rire.

L'ufage des colombiers eft inconnu en Efpagne. On enferme les pigeons paire par paire. Ces pigeons ainfi renfermés paroiffent à plaindre ; mais s'ils s'aiment, ils font heureux.

Madrid eft peut-être la ville où l'on fe tue le moins. Année courante on ne compte pas quatre fuicides à Madrid. Tant mieux que les fuicides foient rares en Efpagne ; tant mieux s'ils l'étoient autant par-tout ; tant mieux fi perfonne ne fe tuoit : mais je ne pourrai jamais concevoir comment le fuicide n'eft pas plus commun,

jamais je ne concevrai comment la moitié des hommes, curieux, impatiens d'apprendre ce qu'ils verront dans l'autre vie, ne ſe tuent pas pour l'aller voir.

Le peuple de Madrid eſt très-libertin. Les dames paſſent pour être galantes. On dit les demoiſelles fort aimantes, mais fort retenues. L'Eſpagnol en général eſt timide dans ſes amours. Durant des années entieres des amans brûlent d'amour, brûlent de deſirs, ſouvent même en meurent, & cela faute de s'entendre.

Tout Eſpagnol riche qu'on n'enterre pas en habit de moine, eſt enterré dans ſon plus bel habit. Il

vaudroit mieux, ce ſemble, vendre ce bel habit, en habiller un pauvre, & enterrer le mort en chenille.

Quel dommage que les trois quarts de l'Eſpagne ſoient incultes! Ce n'eſt point aſſurément la faute de la terre ; par-tout elle eſt excellente ; la Sierra Moréna le prouve : à peine fut-elle cultivée, ſemée, imbibée de roſée & frappée des rayons du ſoleil, qu'auſſi-tôt elle produiſit.

Les Eſpagnols perdent leurs dents de bonne heure. Il eſt bien rare qu'ils aient des dents paſſé cinquante ans ; ou, s'ils en ont, il leur en reſte ſi peu, que ce n'eſt pas la peine d'en parler.

Une chofe bien extraordinaire & bien difficile à imaginer, c'eft que parmi les Efpagnols on compte une foule d'athées qui ne croient rien, abfolument rien, & qui fou-tiennent tout haut que l'exiftence de Dieu eft un préjugé, que le ciel & l'enfer font dans les efpaces imaginaires, & que le hafard enfin a la feuille des événemens. Ah, les malheureux! que je les plains!

Je rencontre rarement deux Ef-pagnols enfemble; il paroît que l'Efpagnol aime beaucoup à être feul : il a bien raifon. L'homme feul fent mieux, vit mieux, a plus de vie, vit double. L'homme en fociété, c'eft le vin trempé;

l'homme ſeul, c'eſt le vin pur.

Les ſéchereſſes ſont communes ici ; l'eau devient rare alors, & beaucoup de gens meurent de ſoif.

Il ſe fait à Madrid un nombre infini de bonnes œuvres, & l'on y rencontre plus qu'ailleurs des hommes vertueux, vraiment vertueux, des *hommes-modeles*, qu'on me paſſe le mot, à qui, pour le bonheur du monde, tous les autres devroient reſſembler. A Geneve j'ai trouvé un de ces hommes-là, c'eſt Charles Bonnet ; à Neuchatel j'en ai trouvé un autre, c'eſt S. Robert.

Je n'ai trouvé nulle part de violettes plus odorantes ; j'en achetai

hier un bouquet, & depuis hier ce bouquet embaume ma chambre.

Ici, pour peu qu'un ouvrage ſoit un peu gai, on le brûle tout de ſuite; s'il y paroît, le mien ſûrement y ſera réduit en cendres : tant mieux, tant mieux, mille fois tant mieux, cela porte bonheur. Salut aux ouvrages qu'on brûle ; le public aime les livres brûlés.

Quoique d'une taille moyenne, les Eſpagnols ſont très-bien faits ; mais en général, ils ſont noirs & laids. Ce qui défigure un très-grand nombre d'Eſpagnols, ce ſont leurs oreilles, qui ſont ſi longues qu'elles n'entreroient pas dans mon gant.

Après le royaume de Naples l'Eſpagne eſt le pays, je crois, où l'on trouve le plus d'hommes titrés. Ici s'appelle *marquis*, *comte*, *chevalier* qui veut, tous les titres ſont au pillage.

La partie de l'éducation la plus négligée à Madrid, c'eſt la culture de la mémoire. Les Eſpagnols ont peut-être raiſon; ſouvent la mémoire a des ſuites cruelles. S'il eſt cent choſes, cent perſonnes dont je me ſouviens avec plaiſir, il en eſt mille que je voudrois oublier. K**** par exemple.

On porte le viatique avec beaucoup de pompe. La premiere perſonne qui ſe trouve en voiture, eſt

obligée d'en deſcendre & de prê-ter ſon caroſſe à Dieu.

Ces vaines cérémonies ſont les dernieres planches ſur leſquelles ſe ſauve, ſi on oſe le dire, la religion aux abois.

Je n'ai vu nulle part auſſi peu de jolis enfans. Par-tout en général on eſt joli dans l'enfance; mais l'Eſpagnol, contre l'uſage, eſt déjà laid avant d'être grand.

Un médecin Danois ſoutient dans une theſe qu'on peut entendre avec les dents. On remarque en effet que preſque tous les ſourds ouvrent la bouche pour écouter. Les Eſpagnols font de même; il ſemble qu'ils ont l'oreille ſur la langue.

Les églifes font d'une magnificence extrême. Quand on y entre, durant quelques minutes on eft ébloui, on ne peut rien diftinguer, rien voir. Les peintres Efpagnols ne manquent jamais de donner à leurs faints, à leurs faintes, la plus jolie figure du monde ; Dieu lui-même, tout crucifié, tout mort qu'il eft, eft repréfenté en Efpagne beau, grand, fait à peindre.

Je crois avoir déjà parlé de la fobriété efpagnole, elle eft fouvent pouffée à l'excès. Je me rappelle qu'un jour j'entrai dans une bonne maifon de Madrid ; j'y trouvai quatre perfonnes, on alloit dîner, on venoit de s'affeoir, tout étoit

fervi,

ſervi, il n'y avoit qu'un œuf & quatre pommes ſur la table.

L'Eſpagne eſt pleine de prophetes qui s'en vont de village en village, tantôt prédiſant un tremblement de terre, tantôt un ouragan, tantôt la fin du monde. Ces prédictions conſternent le peuple; il faudroit, je crois, punir tous ces prophetes; il faudroit, ce ſemble, leur mettre dans la bouche une eſpece de baillon, qui, pendant quelques jours, les empêchât de parler.

Le reproche le plus général que j'aie entendu faire aux Eſpagnols, c'eſt qu'ils manquent de caractere. Il eſt impoſſible dès lors de les

aimer beaucoup, de trouver plaiſir à vivre avec eux. Un homme ſans caractere n'eſt rien, n'eſt bon à rien. Il faut qu'un homme ait un caractere, comme il faut qu'il ait un nez.

Les Capucins de Madrid ne ſortent jamais de leur couvent. Là ils ont preſque tout ce dont ils ont beſoin : un frere lai va leur chercher ce qui leur manque. De tous les moines ce ſont les Capucins qui me font le plus de pitié, que je plaindrois le plus, ſi après la mort la vie ne revenoit à perſonne.

Chaque ſoldat couche ſeul. Ce réglement a été fait ſous ce regne. L'Eſpagne eſt la ſeule puiſſance où

le soldat puisse dormir à son aise, & se retourner dans son lit.

Autant les dames ont le son de voix agréable & sonore, autant les messieurs l'ont dur & pénible à entendre. Chaque fois qu'un Espagnol parle, il semble toujours qu'il est fâché, qu'il gronde, ou qu'il a mal à la gorge.

Je reviens souvent sur le son de voix : je le fais exprès.

M. Lavater qui a dit de si belles choses sur les physionomies, M. Lavater qui prétend deviner par l'inspection des traits les affections de l'ame, les qualités de l'esprit, n'a pas écrit une seule phrase sur le son de la voix.

C'eſt l'élégance de la taille, c'eſt la beauté des yeux, mais ſur-tout c'eſt la fineſſe, c'eſt la magie du regard, qui diſtinguent les femmes de Madrid; &, c'eſt à Madrid où l'homme qui craint d'aimer, doit le plus ſouvent dire aux jolies femmes qu'il connoît: *je vous en prie, ne me fixez pas.*

C'eſt parmi le peuple, c'eſt parmi les pauvres que l'on compte ici le plus de dévots; tant il eſt vrai que lorſqu'on n'a rien, & lorſqu'on ſouffre, c'eſt un plaiſir de prier Dieu.

Quoique les appartemens ſoient très-vaſtes, ils ſont obſcurs néanmoins, parce que les fenêtres ſont mal diſpoſées, les jalouſies tou-

jours baiſſées, les rideaux toujours tirés; il ſemble que les Eſpagnols ont peur du jour; il ſemble qu'ils ne ſavent pas encore que rien ne meuble une chambre auſſi bien que la clarté.

Le pont conſtruit ſur le Mançaranès (1) a coûté dix-huit millions, & pendant neuf mois de l'année le lit de ce fleuve ne contient pas cent bouteilles d'eau.

Les Eſpagnols ont mille qualites eſtimables; entr'autres ils ont celle de dire hautement ce qu'ils penſent des miniſtres & des hommes en place. J'ai entendu dire à

(1) Fleuve qui paſſe à Madrid.

plus de vingt perfonnes qui parloient de M. O-R...i : *Nous ne le haïffons point, il n'en vaut pas la peine, nous ne faifons que de le méprifer.*

En Efpagne on enterre les morts à vifage découvert. Cet ufage devroit être général ; un extrait mortuaire ne fuffit pas pour conftater la mort. Il y a trente ans qu'il fe paffa en France une fcene odieufe. Le comte de * * * ayant envie de jouir de fon bien, fit enlever fon pere, le fit jeter dans un cul-de-baffe-foffe, & publia que fon pere venoit de mourir : les cloches annoncerent le lendemain qu'on alloit enterrer le mort, & l'on enterra une pierre.

Les Efpagnols aiment beaucoup qu'on les falue, & néanmoins jamais ils ne préviennent. Quand ils vous rencontrent, ils vous regardent fixement, & femblent vous dire : *faluez-moi*, *vous le devez*. J'ai penfé avoir une affaire ; j'en aurois mille à ce prix. Très-volontiers je préviens un enfant, un vieillard, un laquais ; mais un Efpagnol, tout grand, tout riche qu'il fera, jamais je ne le faluerai le premier, je faluerois plutôt une hirondelle.

Le peuple de Madrid eft très-badaud. Pour voir arriver un prince, un grand, un cardinal, &c. un Efpagnol feroit volontiers quatre poftes. La manie de courir après

les princes eft au refte affez générale par-tout. Je refterai feul de mon avis fans doute ; mais tous les fouverains du monde pourroient, l'un après l'autre paffer derriere moi, fans que je tournaffe la tête pour les regarder.



EDIT DU CONSEIL, ORDONNANCES DE LA POLICE.

A Athenes toutes les loix se publioient au son du sistre & du tympanon. Le sistre commandoit l'attention, préparoit les esprits à l'obéissance, & aidoit les Athéniens à retenir la loi qu'on publioit.

En Espagne c'est au bruit du tambour, & c'est le bourreau qui publie les ordonnances & les édits. En vain j'ai demandé, en vain j'ai voulu pénétrer la cause d'un usage aussi extraordinaire. Quelle sanction, quel poids, en

effet, peut conſerver un édit quelconque, après avoir paſſé par la bouche d'un bourreau, d'un homme infame ?

A propos d'infame, un bourreau doit-il l'être ? Quelle queſtion ! Oui, ſans doute : par-tout le bourreau, ſa femme, ſes enfans doivent faire une claſſe à part ; mais comme l'infamie eſt une peine réelle, comme il eſt injuſte de punir un homme qui ſouvent penſe mieux, vaut mieux, a plus d'ame que la plupart des gens qui le fuient, le mépriſent, & rougiroient de cauſer avec lui, un bourreau devroit être un ſcélérat à qui on laiſſeroit la vie, &

qui, bien logé, bien nourri & condamné à une prison perpétuelle, en fortiroit seulement pour les exécutions.

Mais le métier de bourreau n'eft point aifé; mais pour l'apprendre il faut du tems; mais un bourreau habile eft un homme rare; eh bien, qu'on maffolle pour tous les crimes; il ne faudra plus alors ni apprentiffage, ni coup-d'effai, ni chef-d'œuvre, & le premier venu fera affez favant.



ANTIQUITÉS.

A chaque pas qu'on fait en Eſpagne, dans le royaume de Valence ſur-tout, on trouve des friſes, des colonnes, des moſaïques, & perſonne ne regarde ces débris.

Que m'importe à moi, me diſoit un jour Don *Pepe L ....* & la ville d'Herculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confeſſeur dîne & ſoupe bien ?

Au confeſſeur près, don Pepe avoit ſans doute raiſon : auſſi peu que lui, je ſuis l'admirateur des ruines.

Je pourrois traverſer la Grece ſans regarder ſes colonnes, ſans entrer dans ſes temples ; je pourrois habiter Rome ſans aller voir le Panthéon, le champ de Mars, les bains de Coliſée : bientôt tous ces débris ne ſeront plus. La colonne, & l'arc de triomphe, & la ſtatue de bronze, tout ſe fend, tout s'écroule. Les ſouterreins ténébreux, les cavernes profondes, les grottes humides, les rochers ſur-tout, ce ſont là mes antiques.

Témoin de la création, un rocher m'arrête, me force à le regarder, à l'admirer ; & quand je penſe qu'il ne finira qu'avec le monde,

que dans cent mille ans il ſera encore tout neuf, & que lors du déluge ce rocher trempoit dans l'eau, j'ai envie, pour ainſi dire, de m'agenouiller devant lui.



Imprimeurs, Libraires.

GRANDE eſt la différence entre les libraires Eſpagnols & ceux du reſte de l'Europe : les uns font fortune avec *la Guide des pécheurs* ; les autres, avec *Thérefe philoſophe*, *le Pou François*, *l'Odaliſque*, *D. B.* & autes ordures. L'Inquiſition eſt le frein des premiers, la police eſt l'inquiſition des ſeconds; mais, malgré la police, tout s'imprime.

Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piaſtres fortes, en commentant, en récrépiſſant le Pere Jerôme, le Pere

Bonaventure ; & les libraires François ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. de Paw, le premier historien, le premier politique, l'homme du siecle (sans exception) qui a le plus de génie.

Sans exception ! Oui, sans exception. Les hommes engoués de M. Raynal crieront sans doute à l'injustice ; mais ces cris n'empêcheront pas que cet historien ne soit diffus, plagiaire, relateur infidele, partial, injuste & mal instruit; mais ces cris ne feront oublier à personne, qu'aussi-tôt qu'il entre quelque part au mont Sinaï, au buisson ardent, aux éclairs, à

la

la foudre près : l'abbé Raynal paroît venir de la part de Dieu ; l'abbé Raynal paroît dire avec Moyse : *Que la terre & les cieux m'écoutent ;* & tous ceux qui l'écoutent, n'entendent jamais que des contes, des anecdotes & des dissertations sur le sucre, le café & l'indigo.

Plutarque conseilloit aux bavards de son tems de ne voir que des personnes au-dessus d'eux, afin que leur présence pût leur en imposer, pût les contraindre à se taire, ou du moins à ne parler qu'à propos. La recette de Plutarque est excellente, mais ne suffit pas toujours.

Quand le prince Henri passa à

Lausanne, l'abbé Raynal qui étoit là, dîna avec le prince, qu'il interrompoit à tout moment pour lui faire des contes. En vain le poussoit-on, lui faisoit-on des signes; l'abbé ne sentoit rien, ne voyoit rien, il parloit, il parloit, il parloit.

Une femme charmante & de beaucoup d'esprit disoit un jour : *On assure que M. Raynal va s'en retourner en France, ah, tant mieux ! tant mieux ! car tous les jours il vient chez moi, tous les jours il m'ennuie, tous les jours il me donne la fievre; & s'il restoit ici, en vérité, je crois qu'il me tueroit.*

LES CAFÉS

SONT plus communs à Madrid que les cabarets, quoique ceux-ci ſoient en très-grand nombre.

Les Eſpagnols ſont paſſionnés pour le café ; ils le font mieux que nous, ils le boivent mieux que nous ; ils ne le prennent pas d'un trait, ils le ſavourent long-tems, ils le boivent goutte à goutte, ils le boivent chargé, chaud, preſque brûlant ; il eſt meilleur alors, il eſt meilleur quand il brûle, il pénetre mieux les viſceres, les entrailles, & porte plus vîte dans les membres, dans le ſang, à la tête, la

vie, la ſanté, l'activité, & cette chaleur enivrante & magique qui embellit, colore tout ce qu'on voit, qui anime tout ce qu'on dit.

Vous dont le menton joint la poitrine, vous dont le ventre traîne par terre, vous que la goutte empêche de dormir, vous à qui la conſomption fait trouver le tems long, ne prenez plus des remedes, ne vous tuez pas, buvez du café, enivrez-vous de café ; vous maigrirez, vous tranſpirerez, vous guérirez, vous dormirez, vous ſerez enchanté de vivre, & vous ſerez bientôt auſſi mince que moi.





SOIES.

La meilleure qualité de ſoies pour les étoffes pleines & unies eſt celle qu'on tire des royaumes de Valence & de Murcie. Ces ſoies ſont, quoi qu'on en diſe, ſupérieures aux ſoies de Meſſine, & même aux ſoies de Syrie, connues en Europe ſous le nom de *luges*, *chouf*, *billedun*.

Si les étoffes fabriquées en Eſpagne ne paroiſſent pas auſſi belles que les étoffes de Lyon, de Tours & d'ailleurs, ce n'eſt pas la faute de la ſoie, c'eſt la faute des ouvriers qui ne ſe donnent pas la

peine de renouer les fils rompus, & qui ne frappent point également le battant du métier. De là l'inégalité de l'étoffe; de là des raies, des..... je ne sais plus le nom, tout le long de la piece.

Les Espagnols ne savent pas en outre combien une teinture éclatante embellit l'ouvrage; ils ne savent pas que presque toutes leurs couleurs sont vergées; ils ne savent point que les soies qui doivent être employées à faire la même piece, doivent être jetées dans la même chaudiere, afin d'éviter qu'elles ne soient bardées par des couleurs plus claires, plus brunes, plus sombres, ou plus éclatantes.

Sous la direction de M. *Victor Glutz*, homme intelligent, homme de mérite, vraiment patriote, & membre du grand conseil du sénat de Soleure, on vient d'établir en cette ville une fabrique de gros-de-Tour, de satin & de taffetas; déjà cette manufacture ne laisse rien à desirer pour la beauté des soies, l'attention, l'aptitude des ouvriers, la force, le moëlleux de l'étoffe, la netteté, la pureté, & l'éclat des coûleurs.

Soleure possede encore un grand nombre d'autres fabriques, & pendant presque toute l'année l'Aar est chargée de bateaux qui transportent à Geneve, en Hollande, dans

toute l'Allemagne, & même en Italie, les fruits des veilles & de l'induſtrie de cette ſage république.



Tables d'Hôte

Ne font pas connues en Espagne ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on apprend à connoître les mœurs, le génie d'une nation ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on peut voir les habitans d'une ville, moins gênés & plus ouverts qu'ailleurs ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on trouve des étrangers de tous les pays, de tous les états.

Oui, je le sais ; oui, le préjugé flétrit les tables d'hôte : mais comme le préjugé est un ignorant ; comme le préjugé n'a ja-

mais conſeillé rien de bien, rien de bon ; comme le préjugé n'a jamais rien appris à perſonne, il faut, quand on voyage pour voir, pour apprendre quelque choſe, envoyer ſon valet-de-chambre tourner un couvert à la table d'hôte; près du feu, s'il fait froid; & s'il fait chaud, près de la porte ou près de la fenêtre. Là on eſt à ſon aiſe, on eſt en chenille, on a les cheveux en déſordre, on eſt en bottes ou en pantoufles, on mange ou l'on ne mange pas, on parle ou l'on ſe tait. . . . Il vaut mieux ſe taire, & l'on s'inſtruit en mangeant.



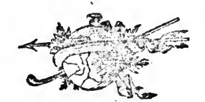
CHEVAUX.

DEPUIS quelque tems les haras ſont négligés ; & néanmoins les chevaux d'Eſpagne conſervent des qualités qui les diſtinguent encore. Ils ſont communément noirs ou bai-marrons ; ils ont les oreilles bien placées, une longue criniere, l'œil ardent, du courage, de la ſoupleſſe & de la fierté.

Les chevaux Andalous paſſent pour les plus beaux, auſſi les préfere-t-on pour la guerre, la pompe & le manege.

La ville de Cordoue eſt fameuſe par les beaux chevaux que four-

nit ſon territoire. Le roi y entretient un haras. La race barbe, qui eſt particuliere à cette province, eſt conſervée par une ſociété de gentilshommes, nommés *maeſtranza*.



CHEMINÉES.

L'USAGE des cheminées eſt preſ-qu'inconnu à Madrid; on y ſupplée par des *brazeros* ou braſiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces braſiers je ne ſais quel bois, ou graine, ou poudre; mais cela ſent bon.

Il y a quelque tems qu'une comédienne très-jolie ſe plaignit au duc d'Albe qu'elle n'avoit point d'argent, que ſa chambre étoit froide, & qu'elle y geloit; le duc d'Albe lui envoya un de ces braſiers remplis de piaſtres... Ces

traits d'humanité ou de galanterie, comme on voudra, ne ſont pas rares en Eſpagne. Comment s'empêcher, en effet, de donner un braſier ou autre choſe à une comédienne qui eſt jolie, qui n'a point d'argent, & qui a froid ?



ETAT MILITAIRE D'ESPAGNE.

L'INFANTERIE Eſpagnole eſt compoſée:

Un régiment des gardes Eſpagnoles.

Un régiment des gardes Wallones.

Trois régimens d'infanterie nationale.

Trois régimens Irlandois.

Trois régimens Wallons.

Deux régimens Italiens.

Quatre régimens de Volontaires étrangers.

Quatre régimens Suiſſes.

Chaque régiment eſt de deux

bataillons, dont chacun a huit compagnies de fusiliers, & une compagnie de grenadiers, composée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un premier, d'un second sergent, de six caporaux, d'un tambour & de cinquante-quatre soldats.

Les huit compagnies de fusiliers sont composées de même.

Un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un aide-major, deux enseignes & un aumônier composent l'état-major.

La cavalerie est composée de trois compagnies des gardes-du-corps, l'Espagnole, l'Italienne & la Flamande, d'une brigade de cara-

carabiniers, & de quatorze régimens de cavalerie.

L'Efpagne a huit régimens de dragons.

La cavalerie & les dragons tirent leurs remontes de l'Andaloufie.

Indépendamment de cet état militaire, il y a encore des milices provinciales enrégimentées, & qui forment un corps de quarante mille hommes à peu près.

La paie du foldat eft de fept fols par jour, avec une livre & démie de pain. La moitié de chaque régiment eft en femeftre en tems de paix. Chaque foldat emporte avec lui la paie & le pain de deux mois

d'avance, & reçoit le reſte à ſon retour.

La marine Eſpagnole conſiſte en ſept vaiſſeaux de ligne du premier rang, en quarante-un du ſecond, onze du troiſieme. Les Eſpagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goëlettes, ſept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, ſept paquebots.



HUILE.

DANS un pays planté d'oliviers on devroit s'attendre naturellement à trouver de bonnes huiles, & c'eſt le contraire. En Eſpagne l'huile eſt mauvaiſe, très-mauvaiſe, & l'on accommode tout à l'huile ; rôti, ragoût, ſoupe, tout eſt à l'huile, tout nage dans l'huile.

Pour obtenir du lait ou du beurre, il faut ou crier, ou battre l'hôte, ou dire des douceurs à l'hôteſſe : ſi elle eſt jeune & jolie, cela n'eſt pas difficile ; mais ſi elle eſt laide, mais ſi elle eſt vieille, comment faire ?

J'ai oublié où, mais j'arrivai mourant de faim, & je trouvai un lievre à l'auberge. J'ordonnai de le faire cuire : *point d'huile*, *point d'huile*, répéta vingt fois mon laquais; moi, je le répétai vingt autres; & néanmois quand j'entrai dans la cuisine pour demander si mon lievre étoit prêt, l'hôtesse venoit, malgré mes ordres, de verser sa lampe dans le plat.



CONTREFACTEURS.

HEUREUSEMENT les contrefacteurs ſont inconnus en Eſpagne ; ils le ſeroient bientôt partout, s'ils étoient flétris. La raiſon, l'équité, les loix du commerce, & l'intérêt de la littérature exigeroient que tout contrefacteur fût puni.

Mais la gloire, dit-on, doit être ſeule le ſalaire d'un écrivain : & pourquoi ? Pourquoi donc un auteur devroit-il rougir de vendre ſes découvertes, de mettre un prix à ſes idées ? Pourquoi la nation en corps recevroit-elle gratis des le-

çons, des conseils, que lui paieroit chaque particulier ?

Depuis que l'argent est devenu le signe, l'échange de nos besoins, tout doit naturellement s'acheter & se vendre.

Le général, l'officier & le soldat vendent leurs membres, vendent leur sang, mettent leur vie à l'enchere ; les rois eux-mêmes se font payer. La taille, les gabelles, les impôts ne sont-ils pas les gages, la paie des rois ?

Un auteur rougiroit de vendre son livre ! quand il achete les sacremens, quand on lui vend la bénédiction qu'on lui donne, la messe qu'il entend, le trou qu'on

lui creuſe, & le ſon de la cloche qui avertit ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, qu'il eſt mort, & qu'ils ne le verrônt plus!

Peut-il, doit-il donner ſon ouvrage gratis, quand ſon éducation a coûté des ſommes immenſes, quand pour vérifier des faits, des dates, il s'eſt tranſporté ſur les lieux, & quand, pour rendre ſon livre moins imparfait, ſes principes plus clairs, ſes idées plus palpables, il a fait à grands frais deſſiner des cartes, tirer des planches, graver des plans?

Tous les auteurs n'ont pas, comme M. de Voltaire, cent mille livres de rentes.

Le plus grand nombre des écrivains composent pour vivre, pour manger, & doivent écrire sous peine de mort.

Non-seulement le contrefacteur vole l'argent d'un écrivain, il lui ravit encore ce qu'il préfere à l'or, à l'argent, à tout; il lui enleve sa maîtresse, son amante la plus chérie; il lui enleve la gloire, il mutile son livre, & l'arrête, pour ainsi dire, aux barrieres de la postérité.

Toute contrefaçon est informe. Aussi ignorant que fripon, jamais celui qui fait le vil métier de contrefacteur, ne sut ni lire ni corriger une épreuve. Que lui importe

d'ailleurs la célébrité d'un auteur? Que lui importe que ſon ouvrage fourmille de fautes, d'incorrections, d'omiſſions ? En vain l'acheteur crie, réclame contre l'imperfection du livre; il eſt vendu, le contrefacteur a volé, a gagné; ſon vol demeure impuni, & ſon but eſt rempli.

Il y a plus encore : quand les verroux & les cachots du Châtelet, de la Baſtille s'ouvrent, ſe ferment ſur un écrivain, qui répond au gouvernement que la Baſtille renferme le coupable ? Qui lui répond de la fidélité d'un libraire, d'un mépriſable contrefacteur ? Pour rendre plus piquant

le livre qu'il imprime, n'a-t-il pas pu y ajouter des blaſphêmes, y gliſſer quelques phraſes ſéditieuſes, quelques principes dangereux ?

De tout tems les crimes ſe toucherent : du vol à la perfidie, du vol à la lâcheté, il n'y a qu'un pas.

Ce qui rend plus révoltant encore le métier de contrefacteur, c'eſt qu'il arrive ſouvent qu'un libraire vole ſon confrere, ſon voiſin, ſon ami.

En Suiſſe & ailleurs on a vu un pere voler, contrefaire un ouvrage qu'avoit acheté ſon fils; & j'ai vu à Lyon un fils imprimer ſecrétement un livre qu'avoit acheté ſon pere.

Qu'on ſe peigne la ſituation cruelle d'un imprimeur de qui l'on contrefait l'ouvrage ! Que l'imagination ſe tranſporte dans ſon comptoir au moment où il voit changer en maculatures les exemplaires du livre qu'il avoit acheté ! Les yeux ſe rempliſſent d'eau, le cœur ſe ſerre en penſant qu'aux termes de ſes engagemens une foule d'huiſſiers accourront chez ce malheureux libraire, & viendront lui prendre ſes meubles, ſes hardes & ſon lit.

Ce brigandage des libraires ſollicite un exemple. La contrefaçon d'un livre eſt un vol odieux.

Flétriſſons les contrefacteurs !

Que le bourreau les conduiſe garrottés ſur la grande place, qu'ils y faſſent amende honorable, & que, s'adreſſant aux mânes des Robert, des Vitrés, des Henri, des Charles-Etienne (1), ils leur demandent pardon d'avoir ſouillé l'art de l'imprimerie.

(1) Fameux libraires.



CHASSE.

EXCEPTÉ le jour de Pâques & le vendredi ſaint, le roi chaſſe tous les jours de l'année ; il s'éloigne quelquefois juſqu'à ſix ou ſept lieues, ſouvent même il chaſſe plus loin. Quarante gardes-du-corps ſont obligés de le ſuivre au grand galop. Malheur à celui qui ſe tient mal à cheval ; il tombe, il ſe caſſe un bras ou une jambe, quelquefois il a le bonheur de ſe tuer, c'eſt ce qui peut lui arriver de plus heureux.

Grands Chemins.

Tout le monde a entendu parler de la mauvaise police de l'Angleterre à l'égard des grands chemins ; tout le monde sait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perse, on ne peut voyager sans courir les risques d'être volé ; c'est absolument de même en Espagne.

Ce n'est pas que les miquelets ou archers ne soient en très-grand nombre ; mais comme ils sont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps ; comme le gouvernement ne les observe pas, ils

trouvent plus ſimple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Preſque tous les voleurs en Eſpagne ſont déguiſés en pélerins ou en hermites : ſous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il eſt, ou l'aumône, ils mettent le piſtolet ſur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine eſt la même, outre qu'un cadavre eſt plus tôt dépouillé, un mort garde le ſecret.

On peut dans chaque ville, il eſt vrai, prendre une eſcorte ; mais outre que ces eſcortes ſont exceſſivement cheres, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles vous quittent

à moitié chemin , elles peuvent s'entendre avec les voleurs ; il eſt plus ſûr de s'en paſſer.

Hors la vieilleſſe & la laideur, qui ne tentent perſonne, les voleurs en Eſpagne font grace aux femmes, dit-on. Au lieu de voler les voyageuſes égarées, ou les bergeres gardant leurs troupeaux, ils les eſcortent, leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduiſent dans les bois, où chacun de ces drôles à ſon tour aſſouvit & perd ſur ces malheureuſes ſes deſirs & ſes forces.

Si les bandits abondent en Eſpagne plus qu'ailleurs, il faut en accuſer l'extrême miſere du peuple,

le

le manque d'ouvrage, il faut en accuser le sommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas; il faut en accuser encore la permission accordée à quelques prisonniers privilégiés de suspendre à leur fenêtres des bourses, des paniers, dans lesquels leurs complices viennent mettre des cordes, des limes: munis d'outils, les prisonniers s'en vont quand ils veulent; souvent plusieurs cachots se vuident dans une nuit, & tout cela c'est pour les bois.

Le très-petit nombre d'hospices pour les mendians valides peuple aussi les grands chemins.

Par-tout & toujours le crime & le vol feront la feule reffource de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim, & qui n'a rien.



ÉVÊQUES.

JAMAIS ni la naiſſance, ni la faveur n'ouvrent en Eſpagne le chemin de l'épiſcopat; & tel Capucin eſt obligé ſouvent de quitter ſon cloître, de ſe faire couper la barbe & de prendre perruque, pour occuper le ſiege de Seville, de Tolede, &c.

Les évêques Eſpagnols ſont d'une vertu exemplaire.

On devroit traduire en toutes les langues, on devroit envoyer dans tous les dioceſes du monde chrétien l'excellent diſcours du lord Greevil ſur les devoirs de l'épiſcopat.

On a beaucoup écrit contre les évêques ; on a publié mille libelles, mille pamphlets, mille feuilles volantes contre leur luxe, contre leurs mœurs, contre, contre.... les contre ne finiroient pas, & jamais on n'a rien écrit de ſi vrai, que ce qu'on lit dans le diſcours du lord Greevil. Ce diſcours eſt de vingt pages environ ; quarante minutes à peu près ſuffiſent pour le lire, & tout eſt là.

Lord Greevil, qui a écrit auſſi ſur la poudre à canon, dit beaucoup de mal de ſon inventeur ; il a grand tort aſſurément.

L'inventeur de la poudre, quel qu'il ſoit (ce n'eſt pas encore déci-

dé) fut ſûrement un excellent homme. Avant la poudre, en effet, n'avions-nous pas des fleches, des dards, des frondes, des ſcorpions, des baliſtes, des catapultes, des charriots armés de faux ? Que de moyens pour ſe détruire à petit feu! Honneur au canon, à la poudre, à ſon inventeur. Graces au canon! nous mourons maintenant, nous tombons ſur le champ de bataille ſans douleurs, ſans angoiſſes & ſans y penſer. Oui, lord Greevil a eu grand tort; ſoyons plus juſtes que lui, & ſachons un gré infini à celui qui a conſacré ſes loiſirs, employé ſes veilles & peut-être même expoſé ſa ſanté pour

nous découvrir le fecret admirable de nous tuer les uns les autres en ne nous faifant prefque point de mal.



JOURS MALHEUREUX.

LES Efpagnols font perfuadés que le vendredi eft un jour finiftre; & quoiqu'il y ait des ordres dans tous les ports pour faire partir les vaiffeaux de roi tous les jours de la femaine indifféremment, le plus grand nombre des capitaines évitent de mettre à la voile le vendredi, foit par condefcendance pour l'équipage, foit qu'ils craignent eux-mêmes l'influence maligne du vendredi, foit enfin qu'ils ne veulent pas fe rendre refponfables de l'événement.

C'eft au peuple fur-tout que

ce jour funeſte inſpire le plus de terreur. Quelqu'un tombe-t-il malade le vendredi, c'eſt le vendredi qui a conjuré le mal ; quelqu'un meurt-il, c'eſt le vendredi qui a donné le ſignal à la mort d'emporter le malade ; quelqu'un enfin perd-il ſon procès, c'eſt l'influence, c'eſt la faute du vendredi, & l'on s'en prend au vendredi.

Ce jour tant calomnié a eu pourtant beaucoup de partiſans. Outre que c'eſt le jour de Vénus, Sixte-Quint aimoit le vendredi avec paſſion, parce que c'étoit le jour de ſa naiſſance, de ſa promotion au cardinalat, de ſon élection à la papauté, & de ſon couronne-

ment. François Ier aſſuroit que tout lui réuſſiſſoit le vendredi. Henri IV aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit pour la premiere fois la belle marquiſe de Verneuil, celle de toutes ſes maîtreſſes qu'il aima le plus après Gabrielle d'Eſtrées, qu'il ne put jamais oublier, dont il parloit cent fois par jour, dont il conſervoit le portrait qu'il baiſoit à chaque inſtant & qu'il portoit à ſes levres, dit-on, dans l'inſtant même où l'affreux Ravaillac poignarda ce bon roi.

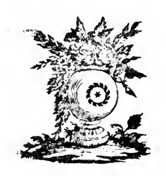


LES ROGATIONS.

L'USAGE des rogations paſſa en Eſpagne vers le commencement du ſeptieme ſiecle. Alors on ſe contentoit de jeûner, de prier; maintenant on jeûne, on prie, & l'on va dans les champs bénir les arbres, aſperger l'herbe, invoquer le tems.

C'eſt à S. Mamert, fripier à Pontoiſe, puis curé de S. Thomas du Louvre, puis évêque de Babylone, qu'on doit cette belle découverte. Avant le prélat Mamert, on laiſſoit faire Dieu, & l'on ne ſe doutoit pas que l'eau bénite & les prieres euſſent la vertu

de fondre ou d'écarter les nuages, de hâter la végétation, de colorer les pêches, & de mûrir les prunes.



La Duchesse d'Albe.

La ducheſſe d'Albe n'a pas un ſeul de ſes cheveux qui n'inſpire des deſirs. Rien dans le monde n'eſt auſſi beau qu'elle; impoſſible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorſqu'elle paſſe, tout le monde ſe met aux fenêtres, & les enfans même quittent leurs jeux pour la regarder.



Finances.

Chaque mois voit éclorre de nouveaux plans, à chaque heure les adminiſtrateurs changent, tous les bureaux ſont bouleverſés. Il y a rarement mille piaſtres en caiſſe; ſouvent les gallions ſont encore à la Vera-Crux, qu'ils ſont déjà dépenſés; & ſouvent le roi du Pérou, le maître de la Caſtille d'or, & le poſſeſſeur de Quito, de Cuſco, d'Arequipa, de Porco, l'homme enfin pour qui deux cents mille bras fouillent les mines, frappent des piaſtres, ou peſent de l'or, n'a pas, quand il joue, de quoi payer les cartes.

Mais où paſſent, quel eſt le dragon qui garde ces lingots, ces ſommes immenſes qui affluent perpétuellement du Chili, du Mexique en Eſpagne ? Cet argent paſſe en France, en Hollande, en Angleterre, s'y change en jeannettes, en mirzas, en colliers, en bagues, & retourne en Amérique orner le ſein, briller aux doigts, pendre aux oreilles des jolies femmes du Nouveau-Monde.

La pénurie du fiſc n'eſt pas nouvelle en Eſpagne. L'Europe entiere a retenti de la banqueroute frauduleuſe de Philippe II. On ſait que Ferdinand III n'avoit jamais d'argent ; que Philippe IV empruntoit

par-tout, & ne payoit perſonne : on ſait que Philippe V faiſoit de l'argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

Le roi vient d'établir un conſeil des finances. M. Gabarus, né François, en eſt le préſident. Tous les yeux ſont fixés ſur les opérations de M. Gabarus : il eſt étranger, & par conſéquent expoſé à l'envie qui multiplie le mal, anéantit le bien, envenime & dénature tout.

M. Gabarus ſe propoſe, dit-on, de faire un compte rendu des finances, à l'exemple de M. Necker, dont il évitera ſans doute le pathos & le fracas rhétorique.



SUICIDE.

A Marſeille, du tems de Valere Maxime, on gardoit publiquement du poiſon, qu'on donnoit à ceux qui ayant expoſé au ſénat les raiſons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permiſſion. Le ſénat examinoit leurs raiſons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiſcrette de mourir, ni contraire au deſir légitime de la mort. On recueilloit les voix, & d'après leur nombre on écrivoit ſur la requête : *le ſénat vous ordonne de vivre ;* ou : *le ſénat vous permet de mourir.*

En

En Efpagne on confidere le fuicide comme il étoit confidéré autrefois à Marfeille ; un homme qui fe tue, n'eft point traîné fur la claie. Les Efpagnols regardent le fuicide comme une fpéculation, & trouvent auffi fimple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau.

Beaucoup de cafuiftes prétendent néanmoins qu'un fuicide fe vole au monde, que chacun doit mourir à fon tour ; mais le plus grand nombre des théologiens & des moraliftes Efpagnols permettent à tout malheureux de fe tuer quand il eft las de refpirer, quand la vie

lui fait mal, & quand la nature, la société lui refuse la portion de fortune, de bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Espagnols, brûlons toutes nos claies, & regardons l'homme qui se tue, comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paie point ses gages.

Cabinet. Derniere Guerre.

Des projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés, voilà le rond que l'orgueil national, que la multiplicité des ſous-ordres, que les autorités ſubalternes tracent depuis deux ſiecles (1) autour des différens mi-

(1) Depuis bien des ſiecles l'Eſpagne a eu des miniſtres nu's, abſolument nuls, *le comte de Fuentes*, *le duc de Lerme* entr'autres; mais pardeſſus tous, le duc d'Uceda, homme de rien, homme borné, un imbécille, un mannequin bien fait, qui pendant trente ans qu'il eſt reſté dans le miniſtere, n'a jamais pu concevoir, n'a ja-

niſtres; voilà le rond où la routine leur dit de reſter; voilà le ſentier battu pour leurs ſucceſſeurs; voilà le fléau, la hache, la coignée, ſi on peut le dire, qui déracine, qui arrache, qui étouffe en Eſpagne tous les germes, tous les plants & tous les hommes.

Voilà le mot de la derniere guerre; voilà pourquoi les miniſtres, les généraux, les officiers s'accuſoient tour-à-tour d'irréſolution, d'impéritie, d'inſouciance; voilà pourquoi deux cents bouches à feu, quatre vaiſſeaux de ligne,

mais pu deviner par quel haſard, par quel chemin, & pourquoi faire il étoit venu là.

deux chebecs, cinq frégates, trois brûlots, huit mille Efpagnols, & fix mille fauvages employerent trois grands mois (1) à combler, à franchir les foffés, à faire tomber les murailles feches, à renverfer les baftions de Penfacola, du Bâton-Rouge & de la Maubile. (2) Voilà pourquoi douze mille hommes font reftés pendant quatre ans dans les retranchemens de *Saint-Roch*, dans la baie de

(1) Les François employerent beaucoup moins de tems, beaucoup moins d'hommes, pour prendre Tabago, Effequibo, Saint-Vincent, la Grenade, Saint-Euftache, la Dominique, Berbice & Demerari.

(2) La garnifon du Bâton-Rouge

Gibraltar (1) ; les uns à vieillir, à dormir, à jouer aux dés dans leurs

---

étoit compoſée de trois cents hommes preſque nus & mourans de faim. La garniſon de Penſacola n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hommes, dix minutes, deux coups de canon auroient dû ſuffire pour prendre la Mobile, défendue ſeulement par une garde bourgeoiſe.

(1) Lors des grands préparatifs pour le ſiege de Gibraltar, M. d'Arçon mandoit : *faute d'hommes, les travaux vont lentement*. Il y avoit aſſurément des hommes de reſte ; mais c'étoient des hommes ſans courage, des hommes ſans bras. Selon des calculs très-modérés, toutes les dépenſes du ſiege, priſes enſemble, faiſoient monter chaque coup tiré à un louis ; ainſi l'Eſpagne dépenſoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour, pour étourdir le général

tentes, les autres à regarder les batteries flottantes, les barques canonnieres, les prames, les tours d'adresse, les tours de force, & autres jeux d'enfans. Il faut ajouter le très-peu de considération dont jouit la marine Espagnole, l'esprit mercantile, l'ardeur des prises, l'amour du gain qui domine les officiers; il faut ajouter l'âge décrépit des vice-amiraux, des chefs-d'escadre, &c. la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets & les canons; il falloit voir les

---

Elliot d'un vain bruit qui, souvent dissipé par les vents & perdu dans les airs, n'arrivoit pas même jusqu'à lui.

yeux, les levres de tous les soldats fixées, collées du matin au soir sur des madones, sur des saints, sur des rosaires, sur des croix; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, laudes, primes, tierces & vêpres.

A Dieu ne plaise que je condamne ici les actes religieux! A Dieu ne plaise que j'ose douter du pouvoir du Ciel, de l'empire de la Vierge, de l'influence des saints sur le succès des combats, sur le trajet, sur la direction, sur l'effet des grenades, des boulets & des bombes! Mais Dieu s'est expliqué depuis la création: cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire

par *Moyse* à *Samson*, à *Gédéon*, aux rois d'Ifraël, aux chefs, aux législateurs de fon peuple, à tous les généraux, officiers, matelots, foldats, tambours du monde, de prier peu, toujours bas, toujours en fe battant, & toujours debout.



PÉLERINAGES.

PRESQUE tous les habitans de Madrid, (le peuple s'entend) pélerins nés pour ainſi dire, paſſent leur vie à aller, à revenir, à retourner à S. Jaques de Compoſtelle, à Notre - Dame du Mont - Serrat, à *Notre-Dame du Pilier*, à Notre - Dame de Lorette. Ganganelli, qui ne donna jamais ſa pantoufle à baiſer ſans hauſſer les épaules, vouloit abolir tous ces pélerinages. Ce pontife philoſophe ſavoit par cœur que Dieu, la Vierge, les ſaints mépriſent tous les vagabonds; il ſavoit auſſi qu'il n'y

eut jamais ni pardons, ni rémiſſions, ni indulgences attachées au promenades, aux courſes pieuſes d'un fainéant ſur les grands chemins; il ſavoit en outre, que les coquilles ramaſſées ſur les bords de la Corogne, près Compoſtelle, ne guériſſent pas plus vîte, plus radicalement les maux d'yeux, les maux de dents, les maux d'oreilles, que les écailles d'huitres, de moucles, de tortues, qu'on trouve à *Cadix*, à *Cancale*, à *Malaga*, à *Saint-Malo.* Des fenêtres du Vatican, ce pape avoit vu les pélerins, les pélerines, ſauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les

grains, les moiſſons, s'enfoncer, ſe cacher dans les bois, & oublier que S. Jacques les épie, les ſuit de l'œil, & voit tout à travers les branches.





Des Petits-Maitres.

On trouve ici, comme partout, des élégans, des hommes agréables, qui, à l'exemple de leurs confreres de delà les monts, ont des chiens, des joockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges, de grands chapeaux, les épaules rondes, & la vue baſſe.

C'eſt ſur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux ſont devenus le partage de la canaille; & lorſqu'un grenadier peut embraſſer d'un coup-d'œil un horiſon immenſe; quand il peut pendant la nuit voir, compter les

toiles, ſon capitaine & ſon lieutenant ont beſoin d'une lorgnette pour inſpecter leur compagnie, & d'un chien, d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir bleſſé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air fracaſſe l'oreille, briſe le tympan, alors cornée, prunelle, globe de l'œil de s'éclaircir, cataracte de tomber, lorgnette, lunettes, conſerves de diſparoître; tout le monde verra clair, perſonne n'entendra plus.

Mais ſans colonne d'air un prince ſourd n'a qu'à paſſer, & tous les

agréables ſoudain ſeront frappés de ſurdité.

Il y a quelque tems qu'un grand ſeigneur begue, chauve, boſſu, arriva ici, & dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaiſſirent, & tous les cheveux tomberent.

On a vu la même choſe en France. Quand, après ſes premieres couches, la reine perdit la plus grande partie de ſes beaux cheveux, on vit les femmes de la cour ſacrifier leur chevelure & adopter la coëffure connue alors ſous le nom de *la coëffure à l'enfant.*

Si la peſte, diſoit Gordon, attaquoit un jour les têtes couronnées,

on verroit tout le monde brûler d'envie d'avoir la peſte; & tous ceux qui ne l'auroient pas, ſe vanteroient de l'avoir.



COMPLIMENS.

En s'abordant, nos ancêtres s'embrassoient & disoient : *Dieu vous garde.* En France les lettres de cachet sont encore terminées par *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.* En Espagne on termine les lettres missives, les billets, les *esquelas*, par cette formule : *Dios guarde a usted.* Les complimens Espagnols ne sont point variés, & n'ont point changé depuis l'expulsion des Maures. Dans une assemblée de cent personnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors,

en ſe diſant : *je me réjouis de voir que vous vous portiez bien ; me allegro de ver che uſted ſta bueno :* & l'on répond , *viva uſted muchos anos , mille anos ; vivez beaucoup , vivez long-tems.* Cela rappelle un trait aſſez plaiſant. Un Eſpagnol héritoit d'un oncle riche , dont on lui liſoit le teſtament ; & à chaque article l'héritier reconnoiſſant s'écrioit en ſanglottant : *mio tio , viva uſted muchos anos ; mon cher oncle , vivez long-tems.* Le cher oncle étoit enterré de la veille.



Veille des grandes Fêtes.

Il eſt fort amuſant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes, le ſiege des égliſes & celui des confeſſionnaux.

Il ſeroit difficile de compter les coups de pied, les ſoufflets qui ſe diſtribuent en moins d'un quart-d'heure. Ce qui complete la bizarrerie de cette ſcene divertiſſante, c'eſt l'arrivée d'un grand, ou d'un hidalgos, qui, ſuivi d'un laquais portant un couſſin, fend la foule, ſépare les combattans, entre le premier dans le confeſſionnal, où à genoux ſur un carreau, il peut

ſe confeſſer à ſon aiſe & ſe repentir commodément.

Les deſſeins de Dieu ſont impénétrables, ſon ciel eſt à lui, il peut y loger qui lui plait. Mais le Muſulman qui s'enrhume en criant *alla alla*, & le Talapoin qui s'enfonce des épingles dans les feſſes, & le Marabou qui marche à cloche-pied, & le Santon qui regarde ſi le bout de ſon nez eſt rouge, verd ou noir, ou *cheveux de la reine*, ou *prune-monſieur*, me paroiſſent auſſi dignes de paſſer l'éternité dans le palais de Dieu, que le dévot Eſpagnol qui ſe querelle & qui ſe bat en attendant l'abſolution.

CACHOTS.

OUTRE que les cachots ſont plus obſcurs & plus étroits que les nôtres, on attache ſi bien ceux qu'on y jette, qu'ils ne peuvent abſolument bouger. Dans les priſons de Madrid j'ai vu trois contrebandiers ainſi garrotés; & peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces trois malheureux ſont encore à la même place.

Et les Eſpagnols pourtant ne ſont pas cruels!



Académies.

Depuis ce ſiecle on a inſtitué quelques académies en Eſpagne. Celle de la langue eſpagnole jouit de la plus grande réputation ; elle s'aſſemble deux fois par ſemaine. Cette académie eſt compoſée de vingt-quatre membres, parmi leſquels on diſtingue MM. de Campomanès, San-Maniego, Moratin, &c.

Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une ſociété économique, ſous le titre de *Societad de los amicos del pays*, ſociété des amis du pays. Le but de cet éta-

bliſſement eſt d'encourager l'agriculture & l'induſtrie.

Madrid n'eſt pas la ſeule ville où il y ait des académies ; il y en a une à Séville, une autre à Barcelone ; mais ces deux académies ne jouiſſent d'aucune conſidération.

On va, dit-on, établir bientôt une école de peinture. L'Eſpagne a produit quelques bons peintres, Vélaſquès entr'autres. L'Aragoneſe eſt le peintre le plus célebre de Madrid.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle s'augmente tous les jours. La collection des madrepores, des coquilles, des minéraux, des médailles, eſt immenſe. La cour en-

tretient des naturaliſtes à Mexico, à Macao, à Lima.

Madrid a une académie de chirurgie ; mais cette ſcience eſt ſi peu avancée en Eſpagne, qu'il vaudroit mieux, pour ainſi dire, ſe caſſer la jambe ailleurs, que de ſe piquer le doigt ici.

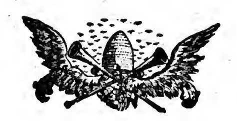


Escrocs.

Malheur à l'étranger qui arrive ſans lettres de recommandation & avec beaucoup d'argent ! Il eſt bientôt entouré d'écornifleurs, de joueurs, & dans quinze jours il eſt ſans chemiſe.

L'infidélité au jeu n'eſt nulle part aſſez décriée : la ſeule juſtice qu'on en faſſe eſt d'employer beaucoup de détours pour ſe diſpenſer dè jouer avec eux ; ce qui reſſemble moins au mépris qu'à une précaution. Les loix devroient flétrir ces fripons ; il faudroit leur pendre des cartes au col, des dés aux

oreilles, les faire conduire ainsi sur la place du marché, les contraindre à jouer au piquet, & le bourreau leur faire la chouette.



Médecins.

La médecine a fait ſi peu de progrès en Eſpagne, que lorſqu'on y tombe malade, il eſt inutile de faire demander un médecin ; autant vaut-il faire venir une couturiere.

Faites-moi donner du verd-de-gris ; épargnez à mes amis le chagrin de me voir ſouffrir, je vous en prie, tuez-moi vîte. Voilà ce qu'on pourroit dire à tous les médecins Eſpagnols, à tous les médecins du monde peut-être.

Qu'il me feroit aiſé de raconter ce que j'ai vu à Madrid, à Paris, à Berlin & par-tout où j'ai été !

Que de jeunes gens, que d'hommes utiles, que de femmes charmantes vivroient ſans les médecins! Sans eux K*** vivroit encore, elle feroit encore le bonheur de ma vie; il y a deux ans qu'elle eſt morte; elle auroit eu vingt ans le mois prochain.

S'il eſt vrai que les morts peuvent quelquefois ſortir de leur tombe, K***, ſors de la tienne, il eſt minuit: c'eſt l'heure des morts. Je t'évoque, viens, je t'attends. Dieu! laiſſe la venir; K***, viens, je t'en prie: viens dans ma chambre; je veux te voir, te dire quelque choſe; je veux te montrer tout ce que tu m'as donné; je n'ai

rien perdu, j'ai tout gardé; j'ai encore, j'aurai toujours ton portrait, tes lettres, ta jeannette, ton petit couteau, ton étui, ton chapeau de fleurs, & l'orange que tu mordis quelques minutes avant de mourir.



CROIX.

QUAND il ſe conmet un meurtre ſur le grand chemin, on met une croix ſur la place où le cadavre a été trouvé. Il vaudroit mieux y dreſſer un échafaud; il eſt moins intéreſſant pour les voyageurs & autres intéreſſés de perpétuer le ſouvenir d'un meurtre, que de rappeller l'idée de ſa punition.



Religieuses.

Il n'y a que le dieu des aſſaſſins qui puiſſe recevoir les vœux ſacrileges, les vœux germicides d'une jeune religieuſe. On compte à Madrid trente monaſteres de filles.

C'eſt la chaleur du climat, c'eſt l'empire des moines & le tribunal de la pénitence, qui peuplent les cloîtres en Eſpagne.

Dès l'âge de douze à treize ans, une Eſpagnole éprouve déjà une ſorte de friſſon de fievre d'amour; déjà elle eſt agitée, tourmentée d'idées, affamée de deſirs le ſoir, la nuit ſur-tout. Elle ouvre ſon ame à ſon confeſſeur.

Abus de l'Ecriture-ſainte, paſſages tronqués, révélations, miracles, tout eſt mis en uſage pour tromper cette jeune perſonne. A croire ce moine, c'eſt Dieu qui l'appelle, qui la cherche, qui la veut ; c'eſt *le mal de Dieu* qui la tourmente : pour guérir, il faut prendre le voile ; la malheureuſe le prend.

Les deſirs augmentent, décuplent, centuplent bientôt : la tête ſe peuple d'images, le ſang bout, les veines s'empliſſent de feu ; mais il n'eſt plus tems ; la porte du monde eſt fermée, il faut renoncer au monde, il faut mourir entre quatre murailles ; deſſé-

chée,

chée, calcinée de desirs, que ni le jeûne, ni le cilice, ni le chant des hymnes, ni la jouissance de Dieu, des anges, des saints, en rêve, ne peuvent ni assouvir, ni modérer, ni éteindre : telle est la vocation, la vie, le supplice, la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

Souverains, réunissez - vous ! ouvrez ces cachots de la religion ! Du fond de leurs cellules ces malheureuses vous implorent à genoux ; rendez - les au monde, à l'amour, à la vie de la vie, & ne souffrez plus qu'un million de femmes se cachent, nous fuient, & passent leurs jours à tout desirer,

à tout regretter, à prier, à pleurer, à implorer la continence, à poſtuler l'éternité.



Lettres de Cachet.

Tout le monde connoît ce qu'on appelle en France *donjons*, *châteaux forts*, *citadelles*, &c. En Espagne c'est tout comme chez nous. Il y a des prisonniers d'état, des portes-clefs, de larges fossés, des murs épais, & enfin des donjons en regle. Il y a aussi des lettres de cachet, signées : *Io el rey* (*moi le roi*) & plus bas, *Musquitz.* (1)

Ces châteaux sont des lieux de plaisance en comparaison des nôtres. Les prisonniers sont bien logés, bien nourris, & peuvent se

(1) Premier ministre.

promener du matin au soir sur une vaste plate-forme qui commande tous les environs, & d'où l'on pourroit compter toutes les taches de la lune.

Les commandans de ces châteaux passent pour être les meilleurs gens du monde.

L'air renfermé donne quelquefois de l'humeur; mais si, comme je n'en doute pas, MM. Linguet & de Mirabeau ont dit vrai, je dois me féliciter d'être bien tombé. J'ai passé un quartier-d'hiver à Lourde; &, graces à la belle vue, au bon air, graces à M. de Maignol (1) sur-

(1) Commandant à Lourde.

tout, le tems m'a tout au plus duré vingt-quatre heures.

Et pourtant j'ai quitté Lourde, je ſuis parti de Lourde ſans faire d'adieux, je ne ſais pourquoi ; j'y étois bien : je m'en ſuis ſouvent repenti. M. de Maignol, je vous en prie, ne m'en voulez plus.

Un ſoldat fut mis au cachot. Depuis, je crois, on l'a envoyé ailleurs ; je voudrois bien ſavoir où il eſt, je ſerois bien aiſe de lui faire un petit préſent : je voudrois bien qu'il le ſût, qu'il m'écrivît, & ſur-le-champ je lui répondrois.



CIÉRGES.

On a ici, comme en France, l'ufage ridicule d'allumer près des morts une quantité de cierges. Outre que le mort qui ne voit rien, eft infenfible à l'honneur qu'on lui fait, ces cierges échauffent l'appartement, corrompent l'air, peuvent tomber, mettre le feu à la maifon, incendier une ville entiere.

Ces jours derniers, un homme étant mort, on illumina fa chambre; pendant que fes gardes allerent dîner, un cierge tomba fur le lit, y mit le feu, & dans une heure le lit, le cadavre, la chambre

& le premier étage furent réduits en cendres.

Aboliſſons l'uſage des cierges & près de nos morts, & dans nos temples. Les cierges ſont inutiles, le jour éclaire aſſez, & le ſoleil quand il brille, a ſeul le droit de nous éclairer.



Vieillards.

Je ne ſais ſi c'eſt la ſobriété qui prolonge leurs jours ; quoi qu'il en ſoit, les habitans de Madrid vivent plus que nous : la vieilleſſe auſſi les défigure, les décompoſe moins. Je vois ſouvent des octogénaires qui marchent ſans canne, liſent ſans lunettes, & dont les rides ne paroiſſent que quand ils rient ou quand ils mangent.

Quoique fort attachés à leurs parens, les Eſpagnols ne paroiſſent pas regretter beaucoup leurs pere & mere quand ils meurent vieux : la mort d'une ſœur ou d'un frere

jeune les afflige plus ; ils ſentent que la mort d'un vieillard eſt une choſe toute ſimple.

Les Eſpagnols eux-mêmes, quand ils ſont parvenus à un certain âge, ſe font juſtice, conviennent qu'ils vivent par grace, & parlent de leur mort comme ils parleroient d'une lettre qu'ils doivent recevoir par le premier courier.



TEMPLES.

LES temples de Madrid ſont d'une magnificence extrême; l'or & l'argent brillent ſur les lambris, ſur les autels, pendent aux voûtes, & l'on pourroit bâtir une ville ſuperbe des tréſors cachés dans les ſacriſties.

Après la bataille de Sarragoſſe, le lord Stanhope, qui commandoit les Anglois, alla voir le tréſor de Notre-Dame du Pilier. Il diſoit en ſortant de l'égliſe : *Quand les tréſors de tous les ſouverains de l'Europe ſeroient réunis, ils ne vaudroient pas la moitié de celui-ci.*

Ce trésor paſſe en effet pour le plus riche de tous les tréſors connus. On y voit quatre anges d'argent, dont les aîles ſont d'or & ſemées d'étoiles de ſaphirs. La couronne de la Vierge eſt d'or maſſif ; ſon collier, ſes bracelets & ſes aigrettes ſont évalués cinquante millions.

Il y a dans le tréſor une infinité de têtes, de bras, de jambes d'or & d'argent, données à la Vierge en paiement de ſes miracles. On y trouve cent quatre-vingt-quinze lampes d'argent, autant de chandeliers, autant d'encenſoirs.

Mais toutes ces richeſſes ne ſont rien en comparaiſon de la grande cuſtode, dont on ſe ſert pour por-

ter la grande hoſtie le jour de la fête - dieu. La circonférence du ſoleil & de ſes rayons eſt auſſi grande qu'une des roues de mon cabriolet. Les rayons ſont d'or maſſif & couverts d'émeraudes. Le calice eſt ſur un piédeſtal d'argent de la hauteur de trois pieds. Toute la cuſtode peſe cinq cents livres, & eſt poſée ſur un ſocle doré. Aucun orfevre, aucun joaillier n'a pu évaluer cette cuſtode. C'eſt un préſent d'un archevêque de Séville. Tout le monde a été ſurpris comment cet archevêque a pu ramaſſer autant d'argent ; mais on a ſu depuis qu'un de ſes freres qui mourut au Pérou, lui laiſſa des ſommes immenſes.

Quelle mine à exploiter que la ſacriſtie de Notre-Dame du Pilier, de Notre-Dame de Lorette, de toutes les madones enfin du globe chrétien!

Exploitons ces mines & ceſſons d'enfermer Dieu entre quatre murailles! Tout d'or, tout vaſte que ſoit un temple, c'eſt un cachot, c'eſt une crêche pour lui. Démoliſſons toutes nos égliſes, & aſſemblons-nous tantôt dans une plaine, tantôt au pied d'un rocher; là, une fois par mois ſeulement, prions, chantons, faiſons retentir les airs du bruit de nos orgues, & le reſte du mois travaillons, occupons-nous, ne penſons pas plus à Dieu

que s'il n'existoit pas, & croyons qu'il sera enchanté de nous voir travailler sans relâche, sans distraction.



POLICE.

CHAQUE quartier de Madrid eſt ſoumis à l'inſpection d'un commiſſaire qui juge en dernier reſſort les querelles de la canaille.

Les diſputes ſont rares ici. Outre que l'Eſpagnol eſt ſobre, ſon ivreſſe eſt tranquille; quand il a bu, il s'endort.

On croit en France qu'il ne ſe paſſe point de jour qu'il ne ſe commette un meurtre ou deux à Madrid: ce n'eſt pas vrai, les Eſpagnols ſont beaucoup moins méchans qu'on ne penſe, beaucoup moins jaloux qu'on ne ſuppoſe; eux-mêmes ſouvent, riant les premiers

de leur mésaventure, disent plaisamment: *L'âge d'or & l'âge d'argent sont passés, nous sommes maintenant dans l'âge de corne.*

La police a aussi ses espions; mais ces espions sont toujours de la lie du peuple, ainsi que par-tout; & quand M. Mercier dit, que beaucoup de gens de qualité faisoient à Paris le métier d'espions, M. Mercier n'y a pas bien pensé.

La sûreté des grands chemins est confiée à des miquelets, espece d'archers, dont la fonction est, comme en France, d'arrêter les brigands, de les conduire en prison, de les accompagner au gibet, & de ramener le bourreau chez lui.

DOMESTIQUES.

LES domeſtiques ſervent à table en veſte & en papillottes : ils ſont ſi ſales, qu'on craint de demander à boire ; ils ſont ſi laids, qu'ils ſont peur ; ils ſont ſi petits, ſi rabougris, qu'ils ſemblent n'être pas encore finis.

La valetaille eſt le luxe des Eſpagnols ; ils en ſont plus mal ſervis. Nulle part je n'ai vu des laquais plus lents, plus - mal adroits & plus bornés : ils briſent tout ce qu'ils voient, ils ne ſavent pas rouler les cheveux, ils reſtent deux heures à faire un lit, ils le ſont

mal , il faut le refaire ; ſi on les envoie porter une lettre, ils ne reviennent plus, il faut les envoyer chercher ; ils n'apportent point de réponſe , ils l'ont perdue en chemin, ou oubliée en venant.



AUBERGES.

CICERON écrivoit à ſon ami Atticus : *C'eſt un plaiſir de voyager. Depuis que je ſuis parti de Rome, je n'ai pas couché une ſeule fois à l'auberge ; les familles les plus illuſtres de la Calabre, de la Sicile & des Eſpagnes me reçoivent à merveille. Quand j'arrive, je trouve par-tout mon couvert mis, mon lit fait, & par-tout je ſuis regardé comme l'enfant de la maiſon.*

Depuis la mort de Ciceron tout eſt bien changé en Eſpagne ; il n'y a pas un ſeul homme qui offrît à

un voyageur un lit & un poulet; il faut tout acheter, tout payer; heureux encore quand on trouve ce qu'on veut : c'eſt bien rare en Eſpagne. Les aubergiſtes n'y fourniſſent guere que le plancher & les quatre murailles ; quand on veut dormir & manger, il faut apporter, pour ainſi dire, ſon lit & ſon pain dans ſa poche.

Les auberges de Madrid ne ſont pas mieux pourvues ; ce ſont des Milanois qui les tiennent. Des Bohémiens ou *Gaytanos* tiennent les cabarets ſur la route.

Dans un pays où un juif n'eſt pas compté pour un homme, il eſt ſurprenant qu'on ſouffre les Bohé-

miens, nation errante & vagabonde, qui ne tient à rien.

Il manque un livre ſur l'origine de ce peuple. Il ſeroit intéreſſant de ſavoir pourquoi il eſt venu en Eſpagne, pourquoi les Eſpagnols le ſouffrent, & d'où il vient enfin.

Les uns le font ſortir de la Valachie, les autres de l'Egypte, les autres le font deſcendre d'une horde Tartare qui, n'ayant ni feu ni lieu, & qui, après avoir couru l'Aſie, paſſa en Europe, s'y fixa, s'y maria, & y fit des enfans.

Il ſeroit à deſirer que M. de Keralio, ci-devant major à l'Ecole-Royale militaire, & qui a fait des recherches ſi profondes ſur l'ori-

gine des Cimbres & des Suédois, voulût bien nous dire ce qu'il penſe des Bohémiens.

Je ne veux abſolument me brouiller avec perſonne. Je ne connois point du tout M. Baretti, je le crois une très-bonne connoiſſance à faire; ſon Voyage en Eſpagne m'a fait grand plaiſir : mais quand il dit que toutes les Bohémiennes ſont des Catins, M. Baretti étoit ou piqué, ou mal inſtruit.

Dans une auberge où la vertu, pour ainſi dire, eſt un état violent; dans un climat où les mœurs ſont à peu près la choſe impoſſible, les Bohémiennes ne ſont point des religieuſes, ſans doute; mais pour

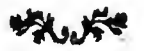
s'en faire aimer, il faut leur plaire, il faut des ſoins, il faut . . . . . M. Baretti peut-être n'avoit pas ce qu'il falloit.

Quoi qu'il en ſoit, ces Bohémiennes ſont très-jolies : elles ont preſque toutes des figures originales, des figures de génie, ſi on peut le dire, qu'on ne rencontre nulle part, & qu'on ne peut comparer à rien. Le charme qui les diſtingue, c'eſt l'élégance de leur taille & la beauté de leur ſein ; le ſommet du Jura (1) n'eſt pas plus blanc : c'eſt dommage qu'elles le cachent & qu'elles le couvrent d'un

(1) Montagne couverte de neige.

vilain mouchoir qui ne ſignifie rien; c'eſt dommage encore qu'elles ſe coëffent & s'habillent mal. Point de contraſte plus frappant qu'une jolie femme mal vêtue, mal coëffée; je le demande aux connoiſſeurs, ne vaudroit-il pas mieux qu'elle n'eût rien ſur la tête, que ſes cheveux fuſſent épars & qu'elle fût nue.

Toutes ſéduiſantes au reſte que ſoient les Bohémiennes, vivent les auberges en France; on y voit auſſi de jolies tailles, de jolis ſeins, & l'on y trouve de plus un bon ſouper & un bon lit.



VIN.

LE vin de la Manche, & particuliérement le vin de Valdepenas, eſt le vin que l'on boit ici. On le vante beaucoup, on le dit excellent : moi je le trouve mauvais ; il a un goût de ſoufre, un goût de gaudron. Violent & capiteux, un ſeul verre m'enivreroit ; pour tout au monde je ne voudrois pas le boire ſans eau ; ce vin eſt ſi noir, ſi épais, qu'il pourroit au beſoin ſervir d'encre.



COLLEGES.

Le gouvernement Eſpagnol ſoudoie une milice entiere de rhéteurs, de profeſſeurs qui, de même qu'en France, entaſſant dans la tête de leurs éleves des mots latins ; des racines grecques, des vers arabes, reſſemblent à des fous, qui rempliroient ſi bien leurs chambres de guenilles, qu'il n'y reſteroit plus de place pour les meubles dont ils auroient beſoin.

Vous qui avez des enfans, ne les envoyez plus au college. Tous ces mots en *us*, en *os*, en *as*, fendent la tête, & le génie s'en va par là.

Gardez donc vos enfans. Les précepteurs n'apprennent rien, ne forment, ne changent rien. L'éducation morale eſt une choſe impoſſible, eſt une idée bizarre. Sans ſecours étrangers l'ame ſe développe & croît à meſure que le corps groſſit & grandit.

Nous naiſſons bons ou méchans, & jamais aucune éducation quelconque n'a eu plus d'influence ſur les diſpoſitions de notre cœur, que l'air n'en peut avoir ſur la couleur des cheveux.





De la Sieste, ou Méridienne.

DEPUIS une heure jufqu'à trois les rues de Madrid font défertes, les marchands ferment leurs boutiques, les artifans quittent l'ouvrage, & tout le monde va fe coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chaffe en fortant de table, & quand il pleut, il fe couche & dort entouré de fes gardes qui dorment auffi.

De tems immémorial la fiefte eft de mode en Efpagne. Les Efpagnols ont hérité des Sarazins &

des Maures un invincible penchant pour le ſommeil : la chaleur du climat n'y entre pour rien. Dans la Caffrérie & ſur les côtes de la mer Vermeille il fait neuf fois & demi plus chaud qu'à Madrid ; & les Caffres, les Topinamboux & les negres brûlés de la zone torride dorment communément très-peu.

Ce ſont les médecins qui recommandent expreſſément la méridienne ; ce ſont eux qui diſent aux Eſpagnols : *dormez ſouvent*, *dormez long-tems*. Ce ſont eux qui aſſurent que Galien, qu'Hypocrate ſe couchoient après dîner, & qu'alors Eſculape lui-même dort une heure ou deux.

Hypocrate & Galien dormoient ou ne dormoient pas, je n'en ſais rien, & très-peu m'importe. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'uſage de la ſieſte eſt fort ancien. On ſait qu'Auguſte faiſoit la méridienne; mais on ſait auſſi qu'Auguſte dînoit fort tard, qu'il tenoit table long-tems, & qu'au deſſert abſolument ivre & incapable d'articuler un ſon, incapable de diſtinguer ſes plats, ſon aſſiette, ſon couteau, ſes convives & ſon verre, Auguſte avoit raiſon d'aller ſe coucher.

Mais les Eſpagnols qui dînent à midi, qui mangent vîte, ne mâchent point, ne boivent guere, feroient très-bien de ſe promener

ou de danſer en ſortant de table.

C'eſt l'avis de M. Tiſſot : dormons, dormons très-peu, vivons toute notre vie, & pendant trois ſemaines que nous avons à vivre, ne dormons pas, ne ſoyons pas morts pendant quinze jours.



Hôpital Général.

Les lits n'ont point de rideaux, les matelas ſont de paille hachée, la ſoupe eſt de viande pourrie.

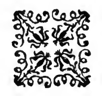
Cet hôpital eſt quatre fois trop petit pour contenir tous les malades ; il n'y a qu'une ſalle. Les convaleſcens, les morts, les mourans couchent enſemble.

Dans le même lit j'ai vu entre deux morts un malade qui ſe portoit aſſez bien pour manger, pour me parler, & pour s'aſſeoir ſur ſon ſéant.

Quand j'entrai, dans un coin on clouoit une biere; dans un autre on

coufoit un linceul, & l'on venoit de jeter trois morts par la fenêtre.

Un des plus jolis viſages que j'aie vu depuis que je ſuis au monde, eſt celui d'une ſœur griſe de cet hôpital : elle eſt ſeulement un peu pâle ; mais je la regardai ſi attentivement, qu'elle rougit & qu'elle devint charmante.





LANDES.

LES trois quarts de l'Eſpagne ſont incultes, parce que les Eſpagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre.

En vain appelle-t-on des étrangers: outre qu'ils ne viennent jamais en aſſez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquiſition les tourmente, & les charges & les impôts de toute eſpece les obligent à s'en retourner chez eux. Le roi régnant a fait ce qu'il a pu pour encourager l'agriculture ; il a fondé des prix, cela n'a rien opéré : on s'attend tous les jours

à le voir labourer lui-même un coin d'un de ſes parcs. C'eſt le ſeul moyen de vaincre le préjugé national, qui fait regarder la culture de la terre comme un travail honteux.

Un roi d'Eſpagne labourer ! Pourquoi non? *J'ai meſuré, béché, ſemé tout ſeul*, diſoit Cyrus, *le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone ; & quand je me porte bien, je ne dîne jamais ſans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers : s'il n'y a rien à faire dans mon jardin, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger.* Sûrement Charles III fera comme Cy-

rus. On a appellé Alphonſe III ou IV (j'ai oublié lequel) l'*aſtronome* & l'*alchymiſte ;* on appellera Charles III *le laboureur* ; on a gravé ſur le cercueil d'Alphonſe des lunettes & des bouteilles ; on gravera ſur le ſien des grains de froment, des gerbes de bled. Il vaut mieux nourrir ſon peuple , que de compter les étoiles, de ſouffler des charbons , & de ſe veautrer dans les cendres.



LÉGUMES.

Tous les légumes en général valent beaucoup mieux en Eſpagne qu'ils ne valent en France; les aſperges ſur-tout ſont énormes & ont un goût délicieux.

Une choſe extraordinaire, c'eſt que les oignons & autres plantes bulbeuſes, qui exigent par-tout ailleurs une terre ſeche & légere, croiſſent mieux en Eſpagne dans un terrein mou & aquatique.

Vous tous qui aimez à dormir, pareſſeux habitans de Madrid, faites comme moi, levez-vous avec l'aurore, venez réveiller les oiſeaux,

venez avec moi vous promener au marché : là nous jouirons d'un coup-d'œil raviſſant ; nous verrons des fruits, des fleurs de toute eſpece ; nous verrons des payſannes un peu brunes, un peu brûlées, il eſt vrai, mais faites à peindre, & charmantes à regarder par-derriere.

On regrette ſeulement que ces payſannes treſſent & attachent leurs cheveux ſur le ſommet de la tête ; (1) cela n'a point de grace, & j'aimerois preſque mieux qu'elles portaſſent une bourſe, ou qu'elles euſſent une queue.

(1) Comme dans le canton de Fribourg & dans la principauté d'Halberſtadt.



Avares.

L'avarice eſt le penchant favori des Eſpagnols. S'il étoit un pays où l'on pût dire que l'argent eſt devenu une partie de nous-mêmes, ce ſeroit en Eſpagne, où l'on trouveroit beaucoup de gens qui aimeroient mieux ſe faire tirer du ſang, que de donner une piécette. (1)

Alphonſe, roi d'Arragon, l'homme le plus généreux de ſon tems, avoit l'avarice en horreur. Quand il apprenoit que quelqu'avare ſe

(1) Monnoie de la principauté de Neuchatel, qui vaut cinq ſols.

diſtinguoit par ſa parcimonie, il le faiſoit appeller, & l'obligeoit, tantôt à donner tout ce qu'il avoit amaſſé, tantôt à porter toujours courant deux quintaux d'argent dans un endroit indiqué ; tantôt enfin il lui faiſoit mettre ſur la tête un grand chapeau d'or maſſif, qu'il gardoit dans ſon cabinet, & il le forçoit à ſe promener au ſoleil pendant des heures entieres.



GUITARE.

LES Maures apporterent la guitare en Eſpagne ; c'eſt l'inſtrument favori des Eſpagnols. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tout le monde ici pince de la guitare.

La guitare ſert de truchement aux amans qui n'oſent pas dire qu'ils aiment, & qui, pour le prouver, vont tous les ſoirs ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes chanter, ſoupirer & pincer de la guitare.

Cet inſtrument eſt délicieux à entendre pendant la nuit : je ne ſais ſi l'on me croira ; mais ſi les ſere-

nades, ſi la muſique fait tant de plaiſir la nuit, ſi l'harmonie eſt auſſi belle, c'eſt que la nuit fait ſa partie.



MARIAGES.

Tous les ans, à Sparte, les femmes fouettoient dans le temple de Vénus tous les hommes qui ne se marioient pas. Si cette loi de Licurgue renaissoit en Espagne, Madrid ne pourroit fournir ni assez de bras, ni assez de verges pour fouetter les célibataires.

L'Espagne est le pays où l'on se marie le moins. On peut voir par les registres des paroisses, que le nombre des mariages diminue chaque année. Dans dix ans on se mariera bien moins encore; bientôt on ne se mariera plus, on pren-

dra ſucceſſivement une, deux, trois maîtreſſes, on les gardera auſſi long-tems qu'elles ſeront jeunes & jolies & qu'elles inſpireront des deſirs; on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms de pere, de mere, d'époux, d'enfans, paſſeront de mode, on ne ſaura plus ce qu'ils voudront dire, & le gouvernement ſera le pere commun.

La Vieille-Caſtille eſt, à proportion gardée, la province de l'Eſpagne où l'on ſe marie le moins; & encore ceux qui ſe marient, prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Il faudroit qu'en Eſpagne &

par-tout le mariage devînt un contrat civil qu'on pût renouveller ou rompre tous les ans. Si l'on se convenoit au bout de l'année, on resteroit marié : si l'on ne se convenoit plus, chacun reprendroit ce qu'il a apporté ; on se pourvoiroit ailleurs, & les enfans se partageroient. Parmi les enfans, la mere choisiroit ceux qui lui plairoient : comme c'est elle qui a la peine de les porter, que c'est elle qui souffre en les mettant au monde, ce choix lui appartient de droit.

Si, au moment que le mariage devroit se renouveller ou se dissoudre, la femme se trouvoit grosse, on attendroit qu'elle accouchât.

FLEUVES.

EXCEPTÉ le Guadalquivir, l'Eſpagne n'a pas un ſeul fleuve navigable, & tous néanmoins pourroient le devenir ſans de très-grands frais. Depuis Aranjuez juſqu'aux frontieres de Portugal, le Tage pourroit aiſément porter des bateaux. En raſſemblant toutes les ſources, tous les ruiſſeaux qui coulent des montagnes d'où deſcend le Mançaranès, on en formeroit un canal pour le tranſport des bagages de la cour; ce canal ſerviroit en même tems à amener les pierres de conſtruction. Il ſeroit très-facile

d'établir une navigation fixe d'Andujar à Madrid ; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume.

Tous ces projets ont été mis ſous les yeux de la cour par MM. Gautier & Mariti, François.

C'eſt à des étrangers que l'Eſpagne doit preſque tous les plans, les réformes utiles, & les connoiſſances dont elle a eu beſoin.

La fabrique d'Aranjuez, qui fournit les plus grandes glaces que l'on connoiſſe en Europe, a été établie par un Irlandois : ce ſont des François qui ont formé les fabriques de ſoie de Valence.

C'eſt une compagnie de François qui ſe charge d'exploiter les ſalpêtres de l'Arragon. C'en eſt une autre qui perd ſon tems, ſes peines & ſes fonds à fouiller dans les mines de *Guadalcanal.* (1)

Le canal de Caſtille doit les premiers ſuccès de ſes travaux aux talens de M. le Maure, françois: c'eſt ce même M. le Maure qui travaille à rendre praticables les principales routes de l'Eſpagne. C'eſt un François nommé M. Mariti qui fit, il y a quelques années, d'utiles réformes dans l'artillerie & la fonderie de Séville. La marine ayant les mêmes beſoins que l'artillerie, l'Eſ-

(1) On ne les fouille plus.

l'Efpagne nous demanda un conftructeur, on lui envoya M. Gautier. C'eft auffi à des étrangers que les Efpagnols doivent le projet & l'exécution des canaux de Murcie & d'Arragon.

Le feul établiffement utile dont les Efpagnols puiffent fe vanter depuis un fiecle, c'eft une maifon de miféricorde établie à Sarragoffe, où tous les mendians valides font nourris & logés, moyennant qu'ils filent ou qu'ils peignent de la laine. Cet hôpital a été fondé par les foins du marquis d'Agerhe, de Don Martin Goicocehea, & de Don Ramonda Pignatelli Canonico Mora.

DANSES.

LA danse est le passe-tems des Espagnols ; néanmoins ils ne dansent pas bien. Excepté le fandango, leurs bals qui ne signifient rien, ne ressemblent à rien, rappellent ces sauts, ces gambades du prophete - roi, qui faisoient dire à Madame David : *tout ami de l'Eternel, tout joueur de harpe, tout secretaire du S. Esprit qu'il est, mon mari est un baladin sans grace, qui devroit rougir de si mal danser.*



Flagellans.

Dans presque toutes les villes en Espagne, il y a une confrérie de flagellans, qui se rend tous les vendredis dans une grande salle attenante à une église. Là, ces flagellans bordent la haie, ferment les fenêtres, chantent le *Miserere;* & chaque confrere à son tour déchire, en chantant, les épaules de son voisin.

Si des hommes seuls se fouettoient, passe encore; un homme peut se fouetter, se meurtrir sans conséquence; sa peau tannée, livide, couverte de poils, est faite pour

cela ; les meurtriſſures ſont cachées, les coups de fouet ne paroiſſent pas : mais des religieuſes, mais des novices charmantes ſe relevent la nuit exprès pour ſe fouetter !



Manuscrits.

Si l'on en croit les Eſpagnols, ce ſont eux qui poſſedent les manuſcrits les plus anciens & les plus authentiques.

On m'a ſérieuſement aſſuré que les chanoines de Valladolid avoient le mémoire manuſcrit des hardes, meubles & autres effets retrouvés après le déluge. Il eſt étonnant que le P. Macedo, Jéſuite Eſpagnol, ne faſſe pas mention de ce manuſcrit dans ſon commentaire ſur cet événement.



Ce Matin.

Les environs de Madrid ſont raviſſans. Je ſuis debout depuis quatre heures, l'orcheſtre de l'air venoit de commencer. Que le matin eſt beau quand il a plu la veille! Il a plu cette nuit, les feuilles ſont crues de moitié, il y a des bouquets par-tout. Les arbres, les plaines embaument, l'air ſent bon, le ciel eſt ſur la terre. Déjà j'ai fait deux lieues hors des portes: c'eſt le matin qu'il faut marcher; on ne ſe fatigue pas, la roſée délaſſe, la terre humide donne des idées; en marchant le jour on ne

penſe à rien ; la terre brûle , on craint de la toucher , elle retentit ſous les pieds. Oui , c'eſt le matin qu'il faut vivre : c'eſt l'enfance du jour , c'eſt le tems heureux de la vie. Matin , charmant matin , oui , j'aime à vivre pour l'amour de toi !



Voile.

Jamais une Eſpagnole, de quelque rang qu'elle ſoit, ne ſort à pied ſans être voilée. On attribue le voile en Eſpagne à pluſieurs cauſes. C'eſt la chaleur du climat, diſent les uns; c'eſt la coquetterie, la modeſtie, diſent les autres. On parieroit, on feroit bien, que c'eſt la coquetterie.

Popée, qui étoit charmante & rien moins que modeſte, portoit un voile qui lui cachoit la moitié du viſage, pour donner ſans doute plus d'envie de voir le reſte; & c'eſt ſi bien ce qui eſt caché qu'on

veut voir, que ſi les femmes ſe mettoient toutes nues, & qu'elles ſe couvriſſent ſeulement un doigt, ce ſeroit ce doigt qu'on voudroit voir.



Jugemens de l'Inquisition.

Rien de plus inique que les jugemens rendus par l'Inquisition.

Très-souvent l'homme qu'on a brûlé, ne savoit pas pourquoi on le brûloit. Semblable aux muets du grand-seigneur, les inquisiteurs vous tuent sans vous parler.

L'effigie de ceux que l'Inquisition condamne, est suspendue dans les églises. Les temples en Espagne sont pleins de ces affreux tableaux; & quand on croit voir sur le maître-autel sainte Madelaine ou sainte Thérese, ou les noces de Cana, on voit un bûcher, on voit

une jeune fille, un enfant, un vieillard qui expire dans les flammes.

Le nom des victimes eſt écrit au bas de chaque portrait. On y trouve des noms fameux; j'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon, fils de Rodolphe Ponce de Léon, comte de Baylen; j'ai lu ceux de Louis Gonſalve, chanoine de Tolede, de Jean Fernandez, aſſiſtant de Séville, de Criſtophe Loſada, médecin de Louis Rojas, fils du comte de Rojas, qui chaſſa les Impériaux de Madrid, & qui partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Villaviciosa.

On y lit le nom de pluſieurs

étrangers, celui entr'autres de Jean Charus qui, déféré à l'Inquisition, fut contraint, pour sortir des prisons, d'abjurer la religion qu'il croyoit la meilleure.

Le chanoine Marsollier, auteur de la Vie du cardinal Ximenès & de celle de Henri VIII, roi d'Angleterre, a écrit l'histoire de l'Inquisition, dans laquelle on ne trouve pas un mot de ce que je viens de dire; mais ce chanoine, pensionné de la cour d'Espagne & payé pour mentir, a menti.

Mais l'Inquisition ne s'immola jamais de victime plus intéressante que Cornelia Bohorquia, fille du marquis de Bohorquia, gouver-

neur de Valence. Rien n'égaloit la beauté de Bohorquia : l'archvêque de Séville la vit, en devint amoureux, la fit enlever, voulut aſſouvir ſes deſirs ; Bohorquia ne voulut pas : il la livra de rage à l'Inquiſition ; elle fut condamnée & brûlée comme hérétique. Elle invoqua Dieu juſqu'au dernier moment ; elle crioit du milieu des flammes qu'elle le craignoit, qu'elle l'aimoit, & qu'elle le voyoit qui lui tendoit les bras.

Henri IV a été aſſaſſiné, & Torquemada, & Ferdinand, & Iſabelle, inventeurs de l'Inquiſition, ſont tous les trois morts dans leurs lits !

LE PRADO.

De toutes les promenades de Madrid le Prado eſt la plus généralement fréquentée. C'eſt là que tous les dimanches, quand il fait beau, les femmes vont étaler leur parure, & que les hommes vont admirer ce que la nature a fait de mieux pour embellir, pour égayer notre vie, qui, ſans les femmes, ſeroit un ſotte choſe.

Le Prado eſt orné d'allées & de fontaines. C'eſt dommage qu'on l'arroſe mal, qu'il y faſſe beaucoup de pouſſiere, & qu'on y rencontre ſous tous les arbres, ſur tous les bancs, des grouppes de catins qui,

augmentant à chaque pas qu'on fait, femblent fortir de deffous terre.

Dans une ville bien policée, les catins devroient avoir une promenade particuliere ; on devroit auffi leur affigner une place aux fpectacles, un banc à l'églife, & pour demeure un quartier féparé. Cet ufage étoit autrefois établi en Angleterre ; on ne fait trop pourquoi Henri VIII l'abolit. Sous les regnes précédens, les filles publiques demeuroient toutes au fauxbourg de Southwarck. Henri II avoit rendu une ordonnance très-fage au fujet de ces filles. On peut la voir dans la Defcription de Londres, par Stow.

Notre-Dame d'Atocha.

Cette madone eſt la rivale de Notre-Dame du Pilier ; les uns diſent qu'elle fait plus de miracles, les autres prétendent qu'elle en fait moins, les avis ſont partagés: quoi qu'il en ſoit, cent lampes d'or ou d'argent brûlent toujours devant elle, & le ſacriſtain aſſure qu'année courante on doit au moins quatre mille écus au marchand d'huile.

Quoique très-fameuſe & très-ancienne, il n'y a pas très-long-tems que Notre-Dame d'Atocha eſt connue en Eſpagne ; elle eſt originaire d'Arabie, où elle faiſoit grand

grand bruit du tems de S. Ephiphane, qui en parle comme d'une vierge consommée dans la science des miracles.

De toutes les madones que j'ai vues, Notre-Dame d'Atocha est celle que le sculpteur a le plus soignée. Comme elle porte presque toujours un manteau fort ample, & que sa robe cache ses pieds, il est difficile de juger de ses formes; mais sa figure est ravissante: malheureusement pour les amateurs, la fumée des lampes lui gâte le teint.



Des Ordres.

Rien n'étonne plus un étranger que la maniere leste dont on traite ici les chevaliers de S. Jacques, de S. Charles, de Montesa, d'Alcantara, &c. Sous peine d'être jeté dans le ruisseau, tout chevalier, dans la rue, est obligé de céder la droite au dernier manant qui la veut. Aussi ces ordres établis pour payer le courage, sont aujourd'hui tellement méprisés, que les braves gens n'en veulent plus.

On a aboli en Espagne l'ordre *du Flambeau ;* il falloit le laisser subsister, il rappelloit une époque

touchante ; il faisoit souvenir des femmes de Tortose qui, aux dépens de la vie, défendirent leur ville & en repousserent l'ennemi.

L'Espagne compte un grand nombre de femmes héros. Après le siege de Leucate, les François victorieux trouverent quarante-quatre femmes vêtues en soldats.

Quand les Sarrasins, vainqueurs dans la Navarre, passent les Pyrénées, ravagent la Gascogne, arrivent à Cordoué pour la défendre, jamais Sanche ne les eût vaincus sans une femme Navarroise, qui tua leur général.

Par-tout au reste il y eut des femmes de courage.

Vers la fin du siecle dernier les Chinois se révolterent. Junkia ; un des principaux officiers de l'empereur se réfugia auprès de sa mere. Cette femme courageuse refuse de lui parler. *J'aime mieux*, dit-elle, *n'avoir point de fils, que d'en avoir un qui me déshonore ; qu'il s'en aille, je ne veux pas le voir.*

L'historien qui parlera un jour des troubles de Geneve, n'oubliera pas sans doute que les Genevoises vouloient se défendre, & que si on les eût crues, le lac Léman n'eût charié, au lieu d'armes & de casques, que des cadavres & des décombres.

J'offre des notes à l'historiogra-

phe de Geneve ; je lui dirai tout ce que j'ai vu ; je lui dirai que j'ai entendu une femme dire à ſon mari, en lui ôtant ſon caſque & en ſe le mettant ſur la tête : *Mon ami*, *vous le mettez mal ; c'eſt comme cela qu'il ſaut le mettre.*





AMES DU PURGATOIRE.

AUTREFOIS à Rome, dit Guichardin, il y avoit dans presque toutes les rues des bureaux qu'on affermoit au plus offrant.

Plusieurs de ces comptoirs se tenoient dans les cabarets, & là on jouoit, tantôt à la courte paille, tantôt à l'as qui court, *la délivrance des ames.*

La même chose se pratique en Espagne, sous une forme différente seulement. Comme les jeux de hasard y sont sévérement défendus, on ne joue plus; mais on fait dire des messes, & l'on peut délivrer autant d'ames qu'on veut, à trente sols par tête.

La Place-Major.

Parmi un aſſez grand nombre de places on diſtingue la Place-Major, qui eſt grande & belle, ornée de maiſons & bordée d'arcades.

Ces arcades ſont fort commodes ; malheureuſement on n'en conſtruit plus ; les dames diſent que c'eſt vilain. Dans le tems que nos magiſtrats & nos gouverneurs alloient à pied, on leur fourniſſoit un abri & de l'ombre ; mais aujourd'hui qu'il n'y a que le peuple qui marche, peu importe qu'il brûle, ou qu'il ſe mouille.

GALIONS.

LES Espagnols appellent *galions* les vaisseaux qui vont deux fois par an chercher de l'or au Pérou. On les décharge à Porto-Belo ; les marchandises sont transportées par terre à Panama, & de là par mer à Lima. Les galions reviennent à Cadix de la même maniere & par le même chemin ; leur arrivée cause une joie universelle, on chante le *Te Deum.* Ici on le chante pour rien, on le chanta pour la prise de Pensacola, pour la prise de la Maubile, & pour d'autres prises qui ne valoient pas la peine seulement qu'on allumât un cierge.



CHARGES.

DEPUIS le miniſtere de Valenzuela, preſque toutes les charges ſe vendent.

On aſſure que Colbert diſoit : Quand le roi crée un office, Dieu crée en même tems un imbécille pour l'acheter. Ce mot très-ingénieux, mais étonnant dans la bouche d'un miniſtre, eſt ſur-tout vrai en Eſpagne.



Oile. Le Peuple.

J'ai oublié le nom efpagnol. L'oile eft un ragoût compofé de toutes fortes de viandes & de légumes. Une bonne oile, qui coûte quelquefois trente piaftres, eft, après la foupe à l'oignon & le bœuf à la mode, la meilleure chofe qu'on puiffe manger.

Les Efpagnols feuls favent faire une bonne oile : il y a quelques jours que la Forêt, qui croit favoir tout, m'en fit une ; je la fis jeter par la fenêtre.

Le peuple de Madrid eft celui de tous les peuples peut-être qui

a le moins de nerf, le moins de caractere : on peut impunément doubler, tripler les impôts, il ne dit rien ; les miniſtres font ce qu'ils veulent, il ne ſe plaint jamais ; ſi on lui parle du roi, il ſe recueille & ſe met, pour ainſi dire, à genoux pour écouter.





GOUTTEUX.

Au grand nombre de goutteux qu'on voit ici, il femble que l'Efpagne eft leur patrie.

Bien des gens fe font occupés à chercher des méthodes fûres & faciles pour guérir la goutte. Ces prétendues découvertes n'ont fervi qu'à enrichir quelques charlatans que le fecret de procurer des cures palliatives a rendu célebres.

Mais un remede infaillible contre la goutte vient d'être découvert dans les montagnes de la principauté de Neuchatel, où il eft connu fous le nom de *biere de fanté*.

Cette biere guérit encore un grand nombre de maladies que la médecine n'a qualifiées d'incurables que parce qu'elle ne favoit pas les guérir.



Sobriété des Espagnols.

Tel Espagnol qui jouit de quatre à cinq mille livres, se nourrit de champignons, de miel, d'escargots & d'œufs brouillés. Tel autre ne mange absolument que de la soupe ; & quelle soupe encore ? De la soupe à l'eau, à l'huile. Medor n'en mangeroit pas, Medor c'est mon chien.

A Dieu ne plaise que je condamne ici la tempérance des Espagnols! Je m'en garde bien, je les félicite au contraire : la tempérance est une vertu ; & moi aussi je suis tempérant, j'en dors bien mieux, je

me porte mieux, je vivrai plus. Rien de ſi commun qu'un vieil avare, parce qu'il mange peu.



CORDELIERS.

CONTRE l'uſage des ordres mendians, les Cordeliers ſont très-riches en Eſpagne ; mais il faut leur rendre juſtice, ces moines ſont fort humbles ; car, malgré leurs richeſſes, ils continuent à mendier.

VAISSEAUX.



Vaisseaux.

Les frégates & les vaisseaux Espagnols, autrement construits que les nôtres, sont chargés d'un plus grand nombre de mâts qui les appesantissent & les empêchent de marcher.

On vient d'imaginer un vaisseau qui peut voguer sans le secours du vent; il est sans mâts, sans voiles, sans cordages. Il ne prendroit pas plus de six pieds d'eau : un enfant le feroit manœuvrer.

L'inventeur de ce bâtiment est un homme de génie, très-pauvre; le gouvernement ne l'encou-

rage pas, & ſon vaiſſeau reſte en carton.

Il eſt étonnant, le très-grand nombre d'inventions qui, faute d'encouragemens, reſtent dans le porte-feuille de leurs auteurs. Le génie n'eſt nulle part aſſez payé.

Fontenelle a dit: *Si j'avois toutes les vérités dans la main, je ne l'ouvrirois pas pour les donner.* Fontenelle avoit raiſon; le monde eſt un malade ingrat, qui bat & mord ſa garde qui lui offre un bouillon.

MENDIANS.

BEAUCOUP de gens croient que la misere est un état, & que tel homme est fait pour mendier, comme tel autre est né pour devenir capitaine des dragons, ou général des Capucins.

Je n'entends rien à la fatalité, à la prédestination, à l'harmonie préétablie ; mais les Espagnols devroient avoir, quoi qu'il en soit, des hospices pour leurs mendians. Il est affreux de rencontrer des malheureux qui n'ont point de bras, d'autres qui crient la faim, d'autres qui vous montrent une plaie.

Sarragoffe & Séville font les feules villes en Efpagne où il y ait des afyles pour les mendians.

J'ai parlé de l'hôpital de Sarragoffe : à Séville il y a trois hôpitaux, établis & dotés par l'infante Dona Ifabella.

L'hôpital de Dieu le Pere eft fort riche : les maifons de S. Ifidore, S. Clément & Notre-Dame de Miféricorde le font beaucoup moins ; mais elles le font affez pour nourrir & habiller leurs pauvres, fi ceux-ci veulent s'occuper.

On vient de conftruire à Cadix un théatre qui a coûté des fommes immenfes ; un hôpital eût coûté beaucoup moins à bâtir & à

renter. Plus qu'un autre je ſuis amateur du ſpectacle, il m'en coûteroit de m'en paſſer ; & très-volontiers néanmoins je m'abonnerois à ne plus voir de comédies, ſous condition de ne jamais rencontrer des pauvres.



M I E L.

VIRGILE & S. Auguſtin, qui aimoient le miel à la folie, vanterent beaucoup le miel du mont Hibla : jamais je n'ai goûté de ce miel fameux ; mais je doute qu'il ſoit meilleur que celui de Madrid. Ce miel eſt excellent ; les Eſpagnols en envoient à leurs amis, à leurs parens, comme nous envoyons aux nôtres du beurre de Bretagne & des pâtés de Perrigueux.



Foires. Bouffons. Grands-d'Espagne.

Les foires en Espagne sont très-peu considérables, on n'y trouve jamais que de gros draps, de grosses toiles, du menu bétail, des *esparbilles* (1), des sabots, de la corde & du grain.

L'usage des bouffons n'est point aboli. On en rencontre plusieurs à la cour; le duc de Médina-Celi en a un, le duc d'Albe en a deux: on les dit tous les trois fort plaisans.

(1) Souliers de cordes, & que l'on porte dans quelques provinces d'Espagne.

Les grands-d'Eſpagne ne ſont pas ce qu'on croit en France, d'où on les voit de loin ; il faut les voir ici, & dans les différens *ſitios ;* & perſonne ne leur enviera le privilege qu'ils ont de parler au roi ſans avoir le chapeau bas.



ARBRES GÉNÉALOGIQUES.

C'EST un plaiſir de voir dans toutes les chambres des gentilshommes de Madrid l'arbre généalogique de leur famille, buriné ſur une grande feuille de vélin ; on trouve cet arbre taillé, émondé, ſans mouſſe, ſans bois mort, ſans aucune branche pourrie. On voit toujours à la tête de cet arbre généalogique un miniſtre-d'état, un général, un amiral, &ç. Jamais il n'eſt queſtion de l'humble artiſan ou du laboureur qui a donné naiſſance à cet homme illuſtre dont on prétend deſcendre ; on diroit que

le fondateur de la maiſon n'a jamais eu de pere, & ſouvent le plus honnête homme de la famille eſt quelquefois compté pour rien.



*CLERGÉ. MAISONS. ASYLES. ANECDOTE.

LE clergé a beaucoup moins d'empire depuis quelques années. Le nombre des couvens diminue. Il eſt défendu depuis quatre ans de recevoir aucun novice ſans permiſſion. On compte en Eſpagne cinquante mille moines ; on en a compté le double. Le nombre des religieuſes diminue tous les jours.

Preſque toutes les maiſons ſont de briques : le dehors eſt orné de peinture ; cet ornement paroît bizarre. Les fenêtres ſont garnies de jalouſies & de grilles de fer.

Il n'y a que deux églifes à Madrid qui aient confervé le droit d'afyle : là les voleurs & les affaffins font en fûreté ; ils demeurent dans une chambre au haut de la tour : c'eft le fonneur ou le facriftain qui les nourrit, & les dévots paient leur penfion.

Il y a quelque tems que l'ambaffadeur de France fe plaignoit que le prince des Afturies lui parloit efpagnol. En quelle langue, demanda le prince, le Dauphin parle-t-il à l'ambaffadeur d'Efpagne ? . . . En françois. . . Eh bien, puifque l'ambaffadeur de mon pere a appris le françois, que l'ambaffadeur de France apprenne l'efpagnol.

SOCIÉTÉS.

QUAND on arrive avec des lettres, on eſt bien reçu par-tout, des dames s'entend, car les Eſpagnols n'accueillent perſonne ; mais leurs femmes en revanche ſont ſi aimables, aiment tant les étrangers, les reçoivent ſi bien, qu'on ne regarde pas les maris, & qu'ils ſont là comme des meubles.





Fraises.

On s'eſt beauconp moqué de l'uſage des fraiſes ou *godilles* ; on ne ſavoit pas que les Eſpagnols les inventerent pour cacher les goîtres auxquels ils ſont fort ſujets.

Hoffman, qui prétend que le goître eſt une maladie très-moderne, ſe trompe. Outre que Strabon & Tacite nous apprennent que de leur tems il y avoit parmi les peuples des Gaules & de l'Allemagne un nombre infini de crétins, on lit dans Procope, que Domitien, qui avoit un goître, avoit inventé, pour le cacher, une ſorte de hauſſe-

col qui lui couvroit les oreilles, le col & le bas du menton.

Le prince-évêque de Sion devroit bien engager les habitans du Valais à porter des hauffe-cols coupés fur le modele de celui de Domitien ; alors on ne verroit plus à S. Maurice, à Pfin, à Leuck & dans tout le Valais, ces goîtres énormes qui font peine à voir, & qui ôtent l'appétit.



ENTERREMENS.

IL eſt ordonné par un nouvel édit, d'enterrer hors des portes ; mais les curés, pour ne pas perdre leurs honoraires, pour faire leur cour aux parens, continuent d'enterrer dans les égliſes, & viennent pendant la nuit exhumer le cadavre, qu'ils vont porter au cimetiere, pour obéir à la loi.

Nous avons perdu l'ancienne habitude de brûler les morts ; il ſeroit à ſouhaiter que cet uſage précieux pût renaître parmi nous. Outre que l'idée de la putréfaction ajoute à l'horreur que la mort nous

cauſe,

caufe, outre que cette idée aide à nous confoler des perfonnes que nous avons perdues, il feroit bien doux de pouvoir conferver leurs cendres, d'avoir toujours fous les yeux, de porter dans fa poche, & de pouvoir de tems en tems coller fa bouche fur les triftes reftes de ce que nous avons le plus aimé.

Je donnerois cent louis, ma bague, ma montre, & beaucoup d'autres chofes pour avoir dans ma bonboniere les cendres de ma mere; je les préférerois mille fois à fon portrait, qui n'eft pas *elle*; qui ne lui reffemble point, & que je ne peux pas porter fur moi.

FIN.

TABLE.

FIN de la Table.

ERRATA du Tome I.

Page 75, ligne 17, cessant à tous momens, *lisez* ce sont à tous momens.
Page 95, ligne 16, dans le bras, *lisez* dans les bras.

*Les mêmes Editeurs qui viennent de mettre ſous preſſe l'*AMOUR *ou* Lettres de Juſtine & d'Alexis, *publiées par M. le Marquis* DE LANGLE, *croient pouvoir aſſurer que la frénéſie de l'amour n'a jamais été rendue avec plus de chaleur, plus de volupté & de chaſteté tout à la fois qu'elle n'eſt peinte dans la correſpondance de Juſtine & d'Alexis qui va paroître.*

